

**De Buonaparte,
des Bourbons, et
de la nécessité
de se rallier à
nos princes**

François René de Chateaubriand

LIREGRATUITEMENT.COM

**De Buonaparte, des
Bourbons, et de la
nécessité de se rallier à**

nos princes légitimes, pour le

François René de Chateaubriand

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION

Kjis se battoît encore à Montmartre, lorsque l'imprijçeur^qiAîiSC dévouoit avec moi à la cause du roi , ^int ôhercher Xe manuscrit de cet ouyrâ^. BuoQaparte étoit a Fontainebleau avec 50 ou 60 mil^tf hommet : rien n'étoit décidé sur le tort ée la maison de Bourbpn. En cas de revers,? il n'y avoît que la faite la flm prompte qui put ^e dérober à la mort.

Il est vrai que depuis Pépoque de Tassas* iinat de M. le duc d'Ëngbicû j'étQifi accoutumé à courir les <^nces de là fortune: menacé tous les six mois d'être fusillé ^ sabré ^ emprisonné pqur Ici reste de i9M

(vi) jours , je n'en faisois pas moins ce qui me sembloit être mon devoir. Mais enfin ^

dans les dernières circonstances oii l'écri-

VOIS, il étoit naturel que je n'eusse pas

Fes^it assez libre pour garder exactement toutes le convenances j sur ,1e champ de bataille on ne songe pas trop à mesurer ses coups : j'avois droit pour cette raison à l'indulgence. Dans un sujet d'un intérêt si- pressant, si général, j'espérois qu'on eât passé sur quelques inexactitudes, insé* parables d'un travail achevé au bruit dtt canon, et publié pour ainsi dire sur la brèche;

Au reste, je vais satisfaire a toat.

Quelques erreurs de faits , d* dates ^t de lieux, s'étoient glissées dans la première édition de cet ouvrage : elles sont corrigées dans cette nouvelle édition^

Les Italiens votidroient que je n'eusse pas confondu la Corse avec l'Italie ; ils citent à ce propos un proverbe italien, in» jutieuk a la patrie de Buofitaparte.

(vij)

Il est évident que je v^j'ai attaque ni la Corse^ ni rits^lie en général ; il eat toujours absurde 'de s'en* prendre aux nations de# crimes particuliecs de quelques hommes:

M la Corse a en&ntéBuonaparte, la France n'a-t-elle pas donné naissance k Robespierre? De nobles et grandes familles^: dcs iiommes remarquables par leur énergie «t par leurs talents , sont sortis de cet|;e ile aujourdtiui trop fameuse; N'est-ce pfk\$ au preînrrer inaréchal Orhano que Henri' IV a dû en partie la soumission du Danphiné ? et aujourd'hui même y c'est im des compatriotes de/»Bu!9oaparte ^ûi..a le plus contribué 9 par sa patience^ sa fermeté, son courage et sop ^tfprit, à la jp^ tauraticm de la monarchie française (i^J

Quant aux calamités que les Fra(|{>a|s^ ont, dafis tous les temps, répandue aw* ritalie, et aux malhefi'r& que la Fiance a éprouvée sous le gouvernemeni; des

(i) M. Pozzowdi Boi^ho.

Mmmm

(viij)

Italiens , ce *s6nt des Mts attestés par rhîstoîre ; maïs on n'en doit rien conclttrre contre leà iMtiens , ni eontre les Français. Deux peuples peuvent être doués Ses plus rar^ qualités j et n'avoir entre eux aucune sympathie , comme les Athéniens et les Spartiate^. Eh ! qui .plus que ^*iw- admire lia belle Italie I Ma lettre svtr Rome en est fe preuve* Je suis pent-êti^e 'le piremier Français qui ait rendu jufitiee é^rlère au génie des ItaKens. N^aurionsll(nx6 pas, k Àotre tpur, biêb plus dei droit ^dfe taous plaindre , ii noui» raf^éliions ce ikjrft^Ifieri 4 dit des- Français ? La petite querelle qté l'on xne fait est donc saAs ftHldément. La patrie de Raphaël; du Tas^9 dei MontecucuUi , doit être à jaïûiài honorée de Tartiste , du pdète et du :|fuerrier. Je l'ai ^it et je te répète^ après la France, Rome fest le lieu de k terre oïi j^meroîs mieux vivfe «?t mourir.

Enfin en parlant de^ rinstru^tioa publique j*aurois dû rendre un juste hom-

mage aux membres de rUuîversité , puisque , au lieu de favoriser les principes du gouvern^ment , ils faispiet tous leurs eflforts ponr arrêter . le qial. Je ne me pwdonne pas moi-nieme oet onhlL Lai vérité est que j« n^ai jamais eru qu'on pûl soupçonner mes' sentiments à cet égardt L'amitié qui me lie à M» de Fontanes n'est-elle pas connue de tQUt le monde ? II. est assez rare d'aimer iM personne qu'on admire 3 j'ai depuis iong-temps ce bonheur. Dans un écrit qui n'a pas été publié je fai^ois aïmsi le por- U^it.di; grand^maitre de rUniversicé :

• : <<. Si je voulois, parler d'un ami bien «r ohçi* à inoi^. cc-Bur, d'un de ors ^mis «qui^ selon Cicéron., renc^ect La pros- «perité plUs^éc^alante et l'adversité plus «. légère j^ je vaiiterois la ftnesse^ et la pufi rôlé de son goût, l'élégance de \$a prose, « la

b€4«téW 1a' force 9 l'harnionie de ses % Vers qui, formés sur les
grands piodèlès, f<!«è. distinguent «éatmjioins .par un tour

« original ; je vanterois ce talent supérieur « inaccessible a
l'envie; ce talent heureux « de tous les succès qui rie sont pas les
« siens , ce talent qui depuis dix années « ^ressent ce qui peut
m^arriver d'hqno- « rable , avec cette joie naïve et profonde «
connue seulement dès plus généreux ca- « ractères et de la plus
vive amitié. ^

Les hommes les plus distingués par leurs talents ;, leurs vertus
et leurs lumières composent le conseil de TUmversité 5; et parmi
ces hommes j'ai rhoii«neur de compter encore d'illustres et de
dignes amis , M. Fêvêque d'Alais , Mi Fêvêque de Casai , MM. de
Bonald , Joubert , Langeac , Guenau , etc. ? A là tête des lycées et
des écoles on remarque une foule de professeurs^ aussi sages
qu'éclairés. Il est donc certaîa que ^ dans les diverses branches
du gouvernemen» , je n'ai voulu attaquer que Vadministpation
de BttOrioparte , et nullement les administràieurs. Les hommes
respectables

que je viens de nommer g^issoient eux-mêmes des priocipes
que la tyrannie cherchoit k répandre parmi la jeunesse. Que de
fois ils ont été dénoncés comme des fana^ques , des ennemis des
lumières , des Bourbonniens déguisés, pour avoir osé glisser dans
leurs instructions quelques mots de morale et de religion. Mais
ces persécutions si honorables pour les membres de TUniversité
prouvent en fldême temps la vérité de mes tableaux : loin d'avoir
rien exagéré , je puis dire au contraire que je suis demeuré bien
audessous de la vérité (i).

Heureux si cet ouvrage a fait quelque bien ^ s'il a servi à faire tomber le voile

qui couvrait une aussi odieuse tyrannie !

(i) Plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de m'écrire, tû m'envoyant des détails monstrueux sur plusieurs branches de l'administration ; elles ne reprochent d'outrage/bi^l^ et de n'avoir pas tout dit. Je remercie ces personnes bien intentionnées j mais le temps n'est pas venu de faire l'histoire entière de Buonaparte, et cette brochure est déjà trop longue.

An reste , les derniers moments de l'homme justifient assez mon opinion sur cet homme. «Tous depuis longtemps qu'il ne ferait point une si noble j mais je confesse qu'il a surpassé ce que j'attendois de lui. Il m'a conservé dans son humilité ce que son caractère de comédien et d'imitateur : Il joue maintenant le satte-froid et l'indifférence ; il se juge lui-même ; il parle de lui comme d'un autre ^ de sa chute comme d'un accident arrivé à son voisin : il raille sonne sur ce que les Bourbons ont à craindre ou espérer ; c'est un Sylla , un Dioclétien d'aujourd'hui auparavant c'était un Alexandre et un Charlemagne. Il veut paraître tout insensible à tout , et peut-être l'est-il en effet : une certaine joie cependant éclate à travers son apathie ; on voit «qu'il est heureux de vivre. Il se lui enlions point son bonheur : quand on fait pitié ;, on n'est plus à craindre.

DE BONAPARTE

Je ne croirai jamais que j'écris sur le tombeau de la France ; je ne puis me persuader qu'après le jour de la vengeance nous ne touchions pas au jour de la miséricorde. L'antique patrimoine des rois très-chrétiens ne peut être divisé : il ne

périra point ce royaume que Rome expirante enfanta au milieu de ses ruines, comme un dernier essai de sa

ri)

grandeur. Gf nt ^nt point les l^ennmes seub i^iolit conduit les événemens dont nous sopimes les témoins; la main de la Providence est visible dans tout ceci : Dieu lui-même marche à dé-

couvert à la tête des armées et s'assied au Conseil des rois. Gomment , sans Tinterven* tion divine , expliquer , et l'élévation prodigieuse et la chute plus prodigieuse encore de celui qui naguère fouloit; le monde à se» pieds? n n'j* a pas quinze mois qu'il étoit à Moscou, et les Russes sont à Paris; tdut trembloit sous ses lois y depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Caucase; et il est fugitif^ errant , sans asile : sa puissance s'est débordée comme le flux de. la mer , et s'est retirée coqome le reflux.

Comment expliquer les fautes de cet in-. # sensé? Nous ne parlons pas encore de ses

crimes.

Vue révolution préparée par la corruption

é\$ nos mœurs et par les égaremens de notre

çsprit éclate parmi noua. Au nom des lois,

- on renverse la religrioa et la morale : on

teno^Oe à rexpérience et ai^jc coutumes clé nos pères; oa brise les tombeaux des, aïeux ^ seule base solide de tout gouvernement . pour fonder sdr une raison incertaine, une société sans passé et sans avenir. Errant dans nos propres folies , aj^nt perdu

toute idée claire du juste et de l'injuste^ du bien et du mal, nous
parcourûmes les «diverses formes du gouvernement républicain.
Nous appelâmes) la populace à délibérer, au ^lieu des rues de
Paris, sur les grands objets que le peuple romain venoit discuter
au Forum,' après avoir déposé ses armes et s'être baigné dans les
flots du Tibre» Alors sortirent de leurs repaires tous ces rois
demi- nus, salis et abrutis par l'indigence, enlaidis et mutilés par
leurs travaux, n'ayant pour toute vertu que l'insolence de l'^ mi-
sère et l'orgueil des haillons. La , patrie tombée en de pareilles
ruines fut bientôt couverte de plaies. Que nous resta-t-il de nos
fiertés et de nos chimères ? des crimes et de ^ chaînes ! / .

Mais du moins le mot qui sembloit nous

Conduire alors étoit noble. La liberté ne doit

point être accusée des forfaits que Ton commit

sous 3Ôh nom; la vraie philosophie n'est point

la mère des doctrines empoisonnées que ré*

présentent les faux sages. Eclairés par l'expé-

rience > nous, sentîmes enfin que le gouver-

nement monarchique . étoit le seul qui pût

convenir à notre patrie. . ,

Il eût été naturel . de rappeler nos principes

légitimes ; mais nous crûmes nos fautes trop

grandes pour être pardonnées. Nous ne songeâmes pas que le
cœur d'un fils de saint Louis est un trésor inépuisable de miséri-

corde. Les uns craignoient pour Leur vie ^ le\$ autres pour leurs richesses. Surtout il en coûtoit trijp à rorgueil humain d'avouer qu'il n'êtQit trompé. Quoi^ tant de massacres^ de

bôuleversemens , de malheurs pour revenir au

point d'où Ton étoit parti ! Les passions .encore émues , les prétentions de toxites les espèces né pouvoient renoncer à cette égalité chimérique^ cause principale de nos maux. De gx«ndes raisons nous ppussoient ;. de

(S) petites raiseAis nous retinrent : la félicité pu-

biique fut sacrifiée à l'intérêt personnel y et la justice à la vanité. ^

Il fallut donc songer à établir un chef suprême (jui fût Tenfant de la révokitiqdt^, un chef en qui la loi corrompue dans sa^ source protégeât la corruption, et fît sdliance avec elle. Des magistrats intègres , fermes et courageux, des capitaines renommés par leur probité autant que pour leurs talens sJétoient formés au milieu de nos discordes ; mais on ne leur offrit point un pouvoir que leurs principes leur auroient défendu d'accepter. On désespéra de trouver parini les Français un front

qui osât porter la couronne de Louis XVI. Un étranger se préseïita : il fut choisi.

Buonaparte n'annonça pas ouvertement ses

projets. Son caractère, ne; se développa que

par degré; Sous le titre modeste de consul ^ il accoutuma d'abord les esprits indépendans à ne pas s'effrayer du pouvoir

qu'ils avoient donné. Il se concilia les vrais Français, et se proclamant le restaurateur de l'ordre.

Les lois, et de la religion, les plus sages y furent pris, les plus clairvoyants trompés, Les républicains regardoient Bonaparte comme leur ouvrage et comme le chef populaire d'un Etat libre. Les royalistes croioient qu'il jouoit le rôle de Monarque, et s'empressoient de le servir, Tout le monde espéroit en lui. Des victoires éclatantes, dues à la bravoure des Français, l'environnèrent de gloire. Alors il s'enivra de ses succès, et son pen-

chant au mal commença à se déclarer». L'ave-

ment douter si cet Homme a été plus coupable par le mal qu'il a fait que par le bien qu'il eut pu faire, et qu'il n'a pas fait. Jamais mécontent n'eut un rôle plus facile et plus brillant à remplir. Ayez un peu de modération il pourroit établir lui et sa race sur le premier trône de l'univers. Personne ne lui disputoit ce trône. Les générations écoulées depuis la ré-

volution ne connoissoient point nos anciens

maîtres, et n'avoient vu que des troubles et des malheurs. La France, et l'Europe étoient lassées, on ne soupироit qu'après le repos.

(7) on l'eut acheté à tout prix. Biais Piev ne t-

Tout pas qu'un si dangereux exemple fût donné au monde, qu'un aventurier put troubler l'ordre des successions royales, et faire l'héritier des héros, et profiter dans un seul jour de la dépouille du génie, de la gloire et du temps. Au défaut des droits de la naissance un usurpateur ne peut légitimer ses -

prétentions au trône que par des vertus : dans

ce cas y Buonaparte n'aVoit rien pour lui , hors des talens militaires , égalés , sinon même surpassés par ceux de plusieurs de nos généraux. Pour le perdre il a suffi à la Providence de l'abandonner et de le livrer à sa propre folie.

tJn roi de France disoit que si la bonite foi étoit bannie du milieu des homn^es , elle devoit se retrouver dans le cœur des rois : cette <|ualité d'une âme royale manqua surtout à Buonaparte. Les premières victimes connues de la perfidie du tyran , furent deux chefs des royalistes dé la Normandie. MM. de Frotté et le barôn de G^mipargues eurent la noble impru-

dencede se'rendre à une conférence ou on lei? attira sur la. foi d'une promesse ; ils furent arrêtés ei fusillés. Peu de temps après Toussaint Louverture fut enlevé par trahison en Améri" que^ et probablement étranglé dans le château où, on l'enferma en Europe. ^

BientQt uix meurtre plus fameux consterna le Inonde civilisé. On crut voir renaître ces temps.de barbarie du naoyen âge, ces scènes que Ton ne retrouve plus que dans 1^ romans ^ ces catastrophes, qye les guerres civiles de l'Italie et la, poUtique de Machiavel avoient rendues faniilièresau-del^ des Alpes. L'étran-r get\ quin'étoit point encore roi, voulut avoir, le corps sanglant d! ûn Français pour.marc^epied du trône de France. Et quel Français , grand Dieu ! Tout fut viplé pour commettre ^e crime : droit des gens, justice, ireligion, humanité. Lé duc d'Ehghien e^t arrêté eu pleine paix sur un sol étranger. Lorsqu'il avoit

quitté la France , il ^é toit trop jeune pour la bien epnnoitre : c'est du fond d'une chaise depbste, entre deux gendarmes, qu'il

voit.

(9) comme poifr la première fois , la terre de sa patrie , et qu'il traverse , pour mourir, les champs illustrés ipar ses aïeux. Il arrivé au milieu de la nuit au donjoi^ de Yincennes. A la lueur des flambeaux, sous les Voûtes dSjne prison, le petit-fils du grand Gondé ert déclaré coupable j'^oir comparu sur des champs de bataille : convaincu de ce crime héréditaire , il est aussitôt condamné. En vain il demande à parler à Buonapafte (ô sinjplificité' aussi toUôbante qti^liéroïque !) , le brave jeune homme étoit un des plus grands admirateurs de son meurtrier : U ne pouvoit eroîre qu'Hun capitaine voulût assassiner wn soldat. Encore tout exténué de ftimi et de fatigue, on le fait descendre dans les ravins du château ; il y trouve une fossé nouvellement ^refusée.' On le dépouille de sop habit ; on lui attache sur la poitrine Une lanterne pourl'apercevoir. dans Jies ténèbre» , et pour mieux diriger la balle au cœur. il deibande Uncônfe^i^ur, et prie ses bourreaux ' de transmettre lès dernières inarques de son souvenir à ses amis : on l'insulte

par des paroles grossières. On commande le feu ; le duc d'Bn-ghien toi](^e : sans témoins , sans consolation ^ , au , milieu de sa patrie, à quelques lieues de Chantilly^ à quelques pas de ces vieux arbres sous lesquels le saint roi Louis rendoit la justice à ses sujets , dans la prison où M. le Prince fut renfermé , le Jeune, le beau , le brave , le dernier pe jeton du Tainqueur de Rocroy , meurt comme seroit mort le grand Co^dé , et comme ne ii^urra pas son assassin. Son corps est enterré furtivement , et Bossuet ne renaîtra point pour parler sur ses cendres.

Il nç reste à celui qui s'est abaissé au-dessous de l'espèce humaine par un crime> qu'a aâect£d^ de set placer au^ckssQs.de

rhuma[^]aité par sç& dessçing^{3^} qu'à donner pour prétexte à un
foih fait des raisons inaccessibles au vulgaire y et à fair[^] pa[^],ser
un abîme d'iniquité pourra profondeur du génie. Bupnaparte eut
recows[^] k cette misérable assusancç qui ne trompe . personne et
qui ne vaut pa» un simple r[^]p[^]ntir :

ii€ pouvant cacHër ce qu'il avoit fait y il le publia.

Quand on entendit crier dans Paris l'arrêt de mort, iiy eut un
mouvement d'horreur que personne ne dissimula. Oh se deman-
da de qu\$! droit un étranger venoit de verser le plus beau comme
le plus pur sang de la France, Croyoît-il pouvoir remplacer par sa
famille,

la fiamille française qu'il venoit d'éteindre ? Les militaires sur-
tout frémirent : ce nom de Condé sembloit leur apj)artenîr en
propre, et représenter pour eux rhonneyr de l'armée française.
Nos grenadiers avoieht plusieurs fois rencontré lès trois généra-
tions de héros dans la mêlée, le prince de Condé, le duc de Bour-
bon et le duc d'ElQghien ; ils aVoient même bre;ssé le duc de
Bourbon j mais l'épée d'un P[^]rançais ne pouvoit épuiser ce noble
sang : il b'appartenoit qu'à un étrangei* d'en tarir la source.

Chaque nation a ses vices. Ceux des Français ne sont pas la
trahison , la noirceur et i[^]'iogratitute. Le meurtre du duc
d'Ënghien,

la torture et l'assassinât de Pichegru[^] la guerre d'Espagne et la
captivité du Pape , décèlent dans Buonaparte une nature étran-
gère à la France. Malgré le poids des chaînes dont nous étions ac-
cablés , sensibles aux malheurs autant qu'à la gloire , nous avons
pleuré le duc d'En[^] ghién , Pichegru , Georges et Moreau ; nous
avons admiré Sarragosse , et environné d'hom-» mages un pon-

tife chargé de feçs. Celui qui priva de ses Etats le prêtre vénérable dont

la main lavoit marqué du sceau des rois , celui qui à Fontainebleau osa frapper le sou'* S^erain pontife et trij^ner par ses ^eveux blancs le père des fidèles ; celui - là crut peut-être remporter une nouvelle victoire : il ne savoit pas qu'il restoit à l'héSt^^ier de J. C. ce sceptre de roseau et cette couronne d'épines qui triomphent tôt ou tard de la puis^ sance du méchant.

Le temps viendra , je l'espère, où les Francis libres déclareront par un acte solennel , qu'il^

n*oqt poifit pris de pai;!! à ces crimes de 1% tjraquie ; que le meurtre du duc d'Ëngluen ,

la captivité du Pape et la guerre d'Espagne , sont des actes impies ^ sacrilèges > odieux^ anti-français surtout . et' dont la honte ne doit retomber que sur la tête de l'étranger.

Buonaparte profita de Tépouvante que l'assassinat de Vincexines jeta parmi noui^^ pour franchir le dernier pas et s'asseoir sur le trône.

Alors confunenoèrent les grandes Saturnales de la royauté : les crimes, l'oppression, Fe^ clavage marchèrent d'un pas égal avec la folie. Toute liberté expire, tout sentiment honorable^ toute pensée généreuse deviennent des conspirations contre' l'Etat. Si on parle de vertu ^ on est suspect ; louer une belle > action , c'est une injure &ite au prince. Les iiots changent d'acception : un peuple qui combat pour ses souverains légitimes est un peuple rebelle; unjraître est un sujet fidèle ; la

France entière devient l'empire du mensonge :

journaux, pamphlets , discours^ prose let verS; tout déguise la vérité. S'il a fait de la pluie , on assure qu'il a fait du soleil ; si le tyran s'est promené au milieu du peuple muet , il

s'est avancé , dit-on , au miliea des accla«» mations de la foule* Le but unique c'est le Prince : la morale consiste à se deyouer à ses caprices , le devoir à le louer. Il ia ut surtout se récrier d'admiration lorsqu'il a fait une faute ou commis un oriiaie. Les gens de lettres sont forcés par des^nenaces à célébrer le despote. Dscomposioient, ils capituloient sur le degré de la louange ; heureux quand^ au prix de quelques lieux communs sur la gloire des armes , ils avoient acheté le droit de pousset quelques soupirs , de dénoncer quelques crimes , de rappeler quelques vérités proscrites. Aucun livre ne pouvoit^^paroître sans être marqué de l'éloge de Buonaparte, comme du tu^bre de l'esclavage : dans les nouvettps édi-^ tlons des anciens auteurs , la censure faisoit retancher tout ce qui se trou voit contre les conquérans , la servitude et la tyrannie , comme le Directoire avoit eu le dessein de faite corriger daiis les mêmes auteurs tout ce qui parloit de la monarchie et des rois. Les almanachs étoient examinés avec soin ; et la Consg^iption forma

i jt.

(15) un article dé foi dans le catéchisme. Dans les arts même servitude :, Buoi^aparte empoisonne les pestiférés de JafTa : on fait un tableau 4jui le représente touchant , par excès de courage et d'huinaité|, ces mêmes pestiférés. Ce n'étoit pas ainsi que saint Louis guérissoit les malades qu'une confiance touchante et religieuse présentoità ses mains royales. Au reste , ne parlez

point d'opinion publique : la maxime 5\$ que le souverain doit en disposer chaque matin. Il y avpit à la police perfectionnée par Buonaparte un comité chargé de donner la direction aux esprits , et à la tête de ce comité un directeifr de Topinion publique. L'imposture et le silence étoient les' deux grands moyens employél pour tenir :le peuple dans Terreur. Si vos enfàns meurent sur le champ de bataille^ croyez -vous qu'on fassej assez de cas de vous pour vous dire ce qiiMls sont devenus? On=^ vous taira les événemens les plus importants à la patrie^ à FEurope, au monde eüitier.- Les ennemis sont à Meaux ; vous ne lappre-

(i6) nez quQ par la fuite des gens de la* campagne j on vous enveloppe de ténèbres; on se joué de vos inquiétudes^ on rit de vos douleurs ; on qiéprise ce que vou^ pouvez sentir et penser. Vous voulez él^ever la Voix , un espion vous dénonce , un gendarme vous arrête ^ une commission militaire vous juge : on vous casse la tête f et on vous oublie.

Ce n'étoit pas tout d'enchaîner les pères , il falloit encore disposer des enfaps. On a vu des mères accourir des extrémités d# TEmpire et venir réclamer^ en fondant en larmes^ les fils que le gouvernement leur avoit enlevés. Ces enfans étoieni placés dians des écoles où rassemblés au son du tñbour ils devenoient irreligieux ^ débauchés , contempteurs des vertus domestiques. Si de sages et dignes maîtres osoient rappeler la vieille expérience et les leçons de la morale, ils étoient aussitôt dénoncés comme des traîtres , des fanatiques , des ennemis de la philosophie^ et du progrès des lumières (i). Uàutopité pater-

■ I « I , I — ■ ■ ■ ■ ■ ■ I ihMM^ — ^ — 1 — » — — ^ — ■ — — ^
— I

^i) Vojne» la Préfrce.

nelle , rcs6cCée par le^ plus affreux tyraïis de

Tantiquité^ était traitée piirBuonaparte d'abu\$ et de préjugé. Il vouldit faire de q03 fils des espèces de JMâmeloucks sans Dieu ^ ^ans ia-^ mille et sans patrie* U semble que cet eunemi de tout, s'attachât à détruire la France par ses foodemens. II a plus corirreni^pu les hommes , plus fait de mal au . genre humaia dans, le court espace de di^ années , que toqs les tjrans de Rome ensemble^ depuis Nérop jusqu'au dernier persécuteur des chrétiens. Les principes qui ^tvoient die base à . son administration^ passaient de son gouvlnement dfins les différentes^ classes de la ;^ciété : car un gouvernement pervers introduit le vice chez les peuples, <!omme un gouvernement ^age fait fructifier la vertu. L'irréligion, le goût des jouissances et des dépenses audessus de ^ la fortune , le mépris jdes liens moraux, l'esprit d'aventure, de violence ^t de dcHiaination descendoient du trône dans ^es^famiiUes. ^xxœrc quelque temps d'un pareil

(i8) règne , et la France n'eût plus été qu'une caverne à brigands.

Les crimes de notre révolution républicaine étoient * Fourrage des passions qui laissent toujours des ressources; il y avoit désordre et non pas destruction dans la société. La toorale étoit blessée^ mais elle n'étoit pas anéantie. La ccmseience avoit ses remords ; une indi£fêrence destructive ne confondoit point, l'innocent et le coupable : aussi les malheurs de ces temps auroient pu être promptément réparés. Mais comment guérir la plaie faite par un gouvernement qui posoit en principe le despotisme ; qui , ne parlant que de morale et de religion , détruïsbït sans cesse la

morale et la religion par ses institutions et ses mépris ; qui ne cherchoit point à fonder l'ordre sur le devoir et sur la loi, mais sur la force et sur les espions de police ; qui prenok la stupeur de l'esclavage pour la paix d'une société bien organisée ^ fidèle aux coutûmes de ses pères^ et marébant en silence dans le sentier des antiques vertus. Les révolutions

(»9) les plus terribles sont préférables à un pareil •

état. Si les guerres civiles produisent les

crimes publics y elles enfantent au moins les

vertus privées j les talens et les grands hommes^

' C'est dans le despotisme que disparaissent les

empires : en abusant de tous les moyens , en

tuant les âmes encore plus que les corps > il

amène tôt ou tard la dissolution et la con-

quête. Il n'y a point d'exemple d'une nation

libre qui ait péri' par une guerre entre les

citoyens; et toujours up État courbé sous ses

propres orages s'est relevé plus florissant.

On a vanté l'administration de Buonaparte :

si l'administration consiste dans des chiffres^ si

pour bien gouverner il suffit de savoir combien

"^une province produit en blé, en vin, en

huile , quel est le dernier écu qu'on peut lever,
le dernier homm.e qu'on peut prendre, certes
Buonaparte ^toit un grand administrateur; il
est impossible de mieux organiser le mal, de
mettre plus d'ordre dans le désordre. Mais si
la meilleure administration est celle qui laisse
un peuple en paix , qui nourrit en lui des sen-

timéns de justice et de piété, qui est avare du sang* des
hommes y qui respecte les droits des citoyens, les propriétés et
les familles, certes le gouyement de Buonaparte étoit le pire
des ^uvernemens«

Et encore que de fautes et d'erreurs dans son propre système !
L'administration la plusr dispendieuse engloutissoit une partie
des re-. venus de l'Etat. Des armées de douaniers et de receveurs
dévoroiént les impôts qu'ils étoient chargés de lever. Il n'y avoit
pas de si petit chef de bureau qui n'eût sous lui cinq ou six com-
mis. Buonaparte sembloit avoir déclare la guerre au commerce.
S'i^ naissoit en France quelque branche d'industrie il s'en empa-
roit , et elle séchoit entre ses mains. Les tabacs , les sels , les
laines , les denrées coloniales , tout étoit pour lui l'objet d'un mo-
nopole ; il ^étoit fait Tunique marchand de son empire. -11 avoit
par des combinaisons absurdes , ov plutôt par une ignorance et
un dégoût

décidé de la marine , achève de perdre noir colonies et
d'aïiéantir nos flottes. Il bâtissoit de grands vaisseaux qui pour-
rissoient dafts les ports ^ ou qu'il désarmoit lui-même pour sub-

venir aux besoins de son armée de terre. Cent frégates répandues dans toutes les mers n'auraient pu faire un mal considérable aux ennemis y former des matelots à la France y protéger nos bâtimens marchands et ces premières notions du bon sens n'entroient pas même dans la tête de Buonaparte. On ne doit point attribuer à ses lois les progrès de notre agriculture : ils sont dus au partage des grandes propriétés à l'abolition de quelques droits féodaux , et à plusieurs autres causes produites par la révolution. Tous les jours cet homme inquiet et bizarre fatiguoit un peuple qui n'avait besoin que de repos y par des décrets contradictoires, et souvent inexécutables il violait la loi qu'il a voit faite le matin. Il a dévoré en dix ans quinze milliards d'impôts (i).

(i) Tous ces calculs ne sont qu'approximatifs ; je ne puis que nullement de donner des comptes rigoureux»

ce qui surpasse la somme des taxes levées pendant les soixante-treize années, du règne de Louis XIV. La dépouille du monde n'aurait pu suffire à quinze cent millions de revenus ne lui suffisoient pas ; il n'étoit occupé qu'à grossir son trésor par les mesures les plus iniques. Chaque préfet , chaque sous-préfet , chaque maire avoit le droit d'augmenter les entrées des villes , de mettre des centimes additionnels sur les bourgs, les villages et les hameaux de demander à tel propriétaire une somme arbitraire pour tel ou tel prétendu besoin. La France entière étoit au pillage. Les infirmités , l'indigence , la mort , l'éducation , les arts , les sciences ; tout payoit un tribut au prince. Vous aviez un fils estropié , cul-de-jatte , incapable de servir , une loi de la conscription vous obligeoit à donner quinze cents francs pour vous consoler de ce malheur. Quelquefois le conscrit malade mourait avant d'avoir subi

l'examen du capitaine de recrutement. Vous supposiez le père alors

par francs et par centimes^ il suffit pour ce que je veux prouver, que je sois resté au-dessous de la vérité.'

(.5) exempt de payer W quinze cents francs de la réforme ? Point du tout. Si la déclaration, de l'infirmité avait été faite avant l'accident de la mort^ le conscrit se trouvant vivant au moment de la déclaration, le père était obligé de compter la bonne sur le tombeau de son fils. Le pauvre voulait-il donner quelque éducation à l'un de ses enfants : il fallait qu'il comptât d'abord une somme à l'Université, plus une redevance sur la pension donnée au maître. Un auteur moderne citait-il un ancien auteur : comme les ouvrages de ce dernier étaient tombés dans ce qu'on appelait le domaine public y la censure «exigebit un centime par feuille de citation. Si vous traduisiez en citation^ vous ne pa^riez qu'un demi^ centime par feuillet y parce que lors la citation était du domaine mixte ; la moitié appartenant au travail du traducteur vivant ^ et l'autre moitié à l'auteur mort. Lorsque Bona parte fit distribuer des aumônes aux pauvres dans l'hiver de 1812, on crut qu'il tirait, de cette générosité de son épargne : ^ leva à cette occasion des centimes, addition-^

Mais 9 .et ^gpa quatre millions Bientôt la société des paavies. Enfin, on fut s'emparer de l'administration des funérailles i il était digne du destructeur des Français, de lever un impôt sur leurs cadavres. Et comment aurait-on réorganisé la pratique^tion des lois | puisque c'était lui qui les faisait? Le corps législatif a osé parler une fois, et il a été dissous.. Un seul article des nouveaux Godes détruisait radicalement la propriété. Un administrateur (l'auteur du domaine pouvait vous dire : k Votre propriété est do-

maniale ou ce nationale. Je la mets . provisoirement sous « le séquestre c alle^ . et plaidez. Si le domaine it a. tort on vous rendra totre bien. » Et à qi^i

avie^*vous recours en. ce, cas? Aux tribunaux ibrdinaires? Non : /ces causes étoient. réservées à Texamen dn Conseil d'Etat , et pkidéés de-r vant l'Empereur qui étoit ainsi juge.^et partie;

Si la pro|iriété étok incertaine , la liberté' civile étoit encore moins assurée. Qu'y avoit-^i de plus monstrueux que cette commission gommée pour inspecter les prisons , et sur le rapport de laquelle un homme pouvoit

être détenu toute sa vie dans les cacbots , sans instniction^ sana-'^rocès ^ sans jugement/ mis^ à la' torture ^ fusillé la nuit y étranglé entre deuxgmefaets?Au milieu dé tout cela ^ Buona-parté faisoitnbmmer chaque année des commissions de la liberté de la presse et de la liberté individuelle : Tibère ne s'est jamais joué à ce point deTesipèce humaine.

Enfin la conscription faisoit comme le couronnement de ces '^ oeuvres du despo^ tismcw La Scandinavie appelée par un historien Ul ^brigue du genre-^humain , n'aurort pu fournir assez dh-qmmes à cette loi homi^ cide. Le liiodè ,dè la conscription, sera un monument éternel du règne de Bonaparte.

Là se trouve réuni tout ce que la tyrannie la plus subtile et la pljos ingénieuse peut imaginer pour tourmenter et dév(H*er les peuples : c'est véritablement le code de Fenfer. lies génération de la Franee étoient mises em fiei^ réglée comoîe les arln^s d une foret : chaque année quatre-vingt mille jeunes gen» étoient* abattus. Mais ce n'éloit là que. la mort régu-«

(a6) lière : souvent la conscription, étcât doublée ou fortifiée par des levées extraordinaires; souvent elle dévproit d'avance lea^ futures vielimes ^ comme un dissipateur emprunte sur le revenu à venir. On avait fini ipat prendre sans compter : l'âge légal , ies; qualités requises pour mourir sur un champ de bataille , n'étoient plus considérées; et l'inexorable loi montrait à cet égard une merveilleuse indulgence* On remontoit l'vers Tetafance; on descendoit vers la vieilleskp' : le réformé, le remplacé étoient repris ; tel fils d'un pauvre artisan, racheté tifbis fcHS ati jR'ix de lapétitei fortune de* son père, éloijt oUigé démarcher. Les maladies , - les infirmités y les défauts .du corps n'étoient plus une raison de salut. Des ccJonnes mobiles pareouroieat ih>s provinces coHun» un paya ennemi ^ pour ealever au. peuple ses derniers ènfansl Si l^on se plaignoit de ^eft^ravages , on répondoit que loa colonnes molHles étoient composées de beaux '.gên-. darmes qui cpsoleroient les mères et leur xendroient ce qu'elles avoient: perdu^ Au dé&uk

(27) du frère absent^ on preaoit le frère* présent.

Le père répondait pout le fils , la femme pour le mari : la responsaltelité s'étendoit aux parens les plus éloignés et jusqu'aux voisins. Un village devenoit solidaire pour le conscrit qui Tavoit vu naître. Des garnisaires s'établislibient chez le paysan , et le forçoient de vendre son lit pour les nourrir, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le cotiscrit caché dans les bois. L'absurde se méloit àv l'atroce : souvent on de* marïdoit des enfans à ceux qui étment assez heureux pour n'avoir point de postérité j on employoit la violence pour découvrir le porteur d'un nom qui n'exisloit que sur le rôle des gendarmes, oapour avoir un conscrit qui servoit déjà depuis cinq ou six ans. Des femmes grosses ont été mises à

là' torture, afin qu'elles révélassent le lieu où se tenait caché le premier né de leurs entrailles ; des pères ont apporté- le cadavre de leur fils pour prouver qu'ils ne pou voient fournir ce fils vi-voit. Il restoit encore quelques familles dont les enfans plus riches s'étoient rachetés ; ih sd

destinoieit à former un jour des magistral ^ des adniinistrateurs ^ des sayans y des propriétaires, Â utiles à l'ordre social dans ua grand pays : par le décret des gardes d'h^neur en les, a<enveloppés dans le massacre universel. On tvk étoit venu à ce point de mépris pour la vie des hommes et pour la France , d'ap-
pelcK^ les conscrits la matière première et la chair à canon. On agitoit quelquefois cette grande question parmi les pourvoyeurs de chair humaine : savoir combien de temps durerait ui^ conscrit; les uns prétendoient qu'il durerait trente - trois piois , les jutres trente - six.

Buonaparte disoit lui-même : J'ai 500^000 hommes, de res^nu. Il a fait périr dans les^ oiize années de son règne plus de cinq millions de Français, ce qui surpasse le nombre de ceux que nos guerres civiles ont enlevépendant trois siècles, sous les règnes de Jean ., de Charles V, de Charles VI , de Charles VH^ de Henri II , de François II, de Charles IX ^

de Henri ni et de Henri IV. Dans les douze

derniers mois qui viennent de s'écouler, Buo-

iiajiarte a levé (sans compter la garde nationale) treize cent trente mille hommes y ce qui est plus de cent mille hommies par mois : et on a osé loi dire qu'il n'avoit dépensé que le luxe de la population.

11 étoit aisé de prévoir ce qui est arrivé : tous les hommes sages disoient que la conscription, en épuisant la France, l'exposeroit à l'invasion aussitôt qu'elle seroit sérieusement attaquée. Saigné à blanc par le bourreau , ce corps , vide de sang > n'a pu faire qu'une faible résistance ; mais la perte des hommes n'étoit pas le plus grand mal que faisoit la conscription : elle tenoit à nous replonger nous et l'Europe entière dans la barbarie. Par la conscription, les métiers , les arts et les lettres sont inévitablement détruits. Un jeune homme qui doit mourir à dix-huit « ne peut se livrer à aucune étude. Les nations voisines obligées ^ pour se défendre , de recourir aux mêmes moyens que nous^ abandonnoient à leur tour les avantages de la civilisation ; et tous les peuples^ précipités les

(50) uns sur les autres comme au siècle des Goths et des Vandales , auroient vu renaître les malheurs de ces temps. En brisant les liens de la société générale , la conscription anéantissoit aussi ceux de la famille. Accoutumés dès leurs berceaux à se regarder comme des victimes dévouées à la mort, les enfans n'obéissoient plus à leurs parens , ils devenoient paresseux, vagabonds et débauchés, en attendant le jour où ils alloient piller et égorger le monde. Quel principe de religion et de morale, ^roit eu le temps de prendre racine dans leur cœur ? De leur côté^ les pères et les mères, dans la classe du peuple, n'attachoient plus leurs affections , ne donnoient plus leurs soins à des enfans qu'ils se préparoient à perdre, qui n'étoient plus leur richesse et leur appui , et qui ne devenoient pour eux qu'un objet de douleur et un fardeau. D# là cet endurcissement de l'âme ^ cet oubli de tous l's sentimens naturels, qui mènent à égoïsme , à l'insouciance du bien et du mal , à l'indifférence pour la patrie ; qui éteignent

Jâ^ conscience et les remords y qui vouent un peuple à la servitude y en lui ôtant l'horreur du vice et l'admiration pour la vertu.

Telle étoit l'administration de Buonaparte pour l'intérieur de la France.

Examinons au dehors la marche de son gouvernement , cette politique dont il étoit si fier , et qu'il définissoit ainsi : La politique y c'est jouer aux hommes. Eh bien , il a tout perdu ce jeu abominable^ et c'est la France qui a payé sa perte.

Pour commencer par son système continental* tel y ce système d'un fou ou d'un enfant y n'étoit point d'abord le but réel des guerres, il n'en étoit que le prétexte. Il vouloit être le maître de la terre, en ne parlant que de la liberté des mers. Et ce système insensé a-t-il fait ce qu'il falloit pour rétablir? Par les deux grandes fautes qui^ comme nous le dirons après, ont fait échouer ses projets sur l'Espagne et sur la Russie , n'a-t-il pas manqué aussi de fermer les ports de la Méditerranée-

(Sa) l'Asie et de la Baltique ? N'a-t-il pas donné toutes les colonies du monde aux Anglais? Ne leur a-t-il pas ouvert au Pérou, au Mexique, au Brésil , un marché plus considérable que celui qu'il vouloit leur fermer en Europe ? Chose si vraie, que la guerre a enrichi le peuple qu'il prétendoit ruiner. L'Europe n'emploie que quelques superfluités de l'Angleterre ; le fond des nations européennes trouve dans ses propres manufactures de quoi suffire à ses principales nécessités. En Amérique , au contraire , les peuples ont besoin de tout, depuis le premier jusqu'au dernier vêtement ; et dix millions d'Américains consomment plus de marchandises anglaises que trente millions d'Européens. Je lie

parle point de l'importation de l'argent du Mexique aux Indes , du monopole du cacao , du quinquina , de la cochenille et de mille autres objets de spéculation devenus une nouvelle source de richesses pour les Anglais. Et quand Buonaparte auroit réussi à fermer les ports de l'Espagne et delà Baltique , il falloit donc ensuite fermer ceux de la Grèce ,

<îe Gômâtiiiiiioplé/ de la Sjnrie, dô la Bifti* lie : c*étoit prendfe Tengagemeiit de conquérir le monde. Tandis qifil eût tenté de nouvelles <ôïïiqTiête^, les peuples déjà soumis > ne pou-^ vaot échanger le pix^duît de leur sol et de leur industrie > auroient secoué le joug et rouvert leurs ports. Tout cela n'ofiSfe que yues fausses^ qu'entreprises petites à force d'être gigantesques > défaut de raison et de bon fiem , rêves d'un fou et d'un furieux*

Quant à ses guerres , à sa conduite avecle» cabinets de l'Europe ^ le moindre examen en détruit lé prestige. Un homme n'est pas gñand par ce qu'il entreprend , mais par ce qo'il exécute. Tout homme peut rêver la conquête du monde : Alexandre seul l'accomplit. Buonaparte gñvêmoit l'Espagne comme une pro-^ vince dont il pompoit le sang et l'or^ li ne se contente pas de cela ; il veut encore régner personnellement sur le trône de Charles IV. Que fait-H alors ? Par la polir ttque la plus noire ^ il sème d'abord de»,

\gtoftias de divinoD. clans la tan^e rojile,f ensuite il enlève cette famille ^ au mé[pris . de toutes les lois humaiaes et divines; il envahit aubitemeat le territoire d'un peuple fidèle qui Tenoit de combattaè pour lui à Trafalgar. Il insulte au génii^ de ce peuple , massacre ses prêtres^ blesse Torgueil castillan , soulève contre lui les descendans du Cid et du Gr^d. Capitaine. Ausskot Sarra-

gosse célèbre la messe de ses propres funérailles , et s'enseveliU-
sous ses mises; les chrétiens de Pelage descendent des ^turies : le
nouveau Maure est chassé. Cette guerre ranime en Europe l'es-
prit des, peuples y donne à la France une frontière de plus à dé-
fendre , crée une armée de terre aux Anglais , les ramène, après
quatre siècles^ dans les champs de Poitiers. , ^t leur livre les trés-
sors du Mexique.

Si au lieu d'aToir recours à ces ruses dignes de Borgia ^ Bu-
naparte , par une politique tonjouis criininelle., maïs plushabile,
eù|; , spus un préteite quelconque ^ déclaré la guerre au roi d'Es-
pagne ; s'il se fût annoncé comme Jie

"il

Yéng>eur des Castellans opprimés par lé Priol^de }a Wmx; s'il
eût caves^ la ^erté' espagnole , ménagé les Ordres Religieux ; il
est probable quUl eût réussi. « Ce ne sont pas les Espagnols qut
je yeux , disoit-il dans sa fureui^^, c'est TEspagne. » Eh bien!
cette terre l'a rejeté. L'incendie de Burgos a. produit l'incendie
de. Moscou , et la conquête de l' Allhambra a amené les Russes
an Louvre. Grande et terrible leçon ! Méint faute pour la Russie :
au mois d'octobre 1812 y s'il s'étoit arrêté sur les boids de la Duna
; s'il se fût contenté de prendre: Riga j de cantonner pendant l'hi-
ver son armée de cinq cent mille. hommes, d'organiser la Pologne
derriè*e lui; au retour du printemps / il eût peut-être mis en pé-
ril l'empire des czars» An liei» de cela il marche à Moscou par un
seul chemin , sans magasins ^ sans resfouiiee. Il arrive : les vain-
queurs de Pultava embrasent leur Ville Siiinte^ Buonaparte s'en^
dort ufi mois au milieu des ruines et descen-'

drès. Il semble oublier le retour des saisons,

et la rigueur du climat r il se laisse amuser., par.

ée& {iropositions de paix ; il ignore astee ^ ctsut humain pour cloire que des peoplles qtA ont eux-raêtoes brûlé leur capitale, à fin d'échapper à Tesdavage , ront capituler «ir les ruifiés ftunantes ' de leurs maisons. Se» généraux lui crient qu'il est temps de se retirer. Il part, jurant'comme un enfant furieux^ iju^ilreparoît rabientôt avec une armée dont ra^ i^ant" garde seule sera composée de trois cent mille soldats n Dieu envoie un souffle de sa colère ; tout périt : il ne nous reTiént qu'Hit homme !

Absurde en administration , criminel en politique, cpi'avôit-il donc pour sédtiire les Français cet étranger? Sa gloire militaire. Eh bien^ il en est dépouiHé^ C'est eii effet un grand gagueur de batailles ; mais hors de là, le moindre général est plus habile qu'e lui. H n'entend rienr aux retraites et à la chicane du terrain ^ ii est impatient, incapable d'attendre long-^temp» un résultat, fi^t d'une longue combinaison militaire; il ne sait qu'aller en avant, faire des pointesi^ courir^ remporter des victoires,conmi#

tfb Ta* dit, k coups d'hommes j sacrifier V&tak potfr WûL suc- cèfi^ sans ^embarrasser d'un revers, tuer la moitié de ses soldats par des marches tu-<Ie\$siis des forces humaines. Peu importe : ii'art-il pas la conscription et la miUièrè première? On a cru qi>'il avoit perfectionné l'art de la guerre ^ et il est certain qu'il Fa fait rétrograder yet% l'enîTance de Fart. Il est vrai pourtant qu'il a perfeotiomé ce qu^oo appelle l'administrar tion des armées et le matériel de la guerre. Le chef-d'œuvre de l'art nâlitairè chez les peuples civilisés , c'est évidemment de défendra \m grand pays avec une petite armée; de laisser reposer plmieurs miUiers d'hommes derrière soixante ou quatre * vingt mille soldats; de

sorte que le laboureur qui cultive en paix son sillon y sait à peine qu'on se bat à quelques lieues de sa chaumière. L'empire romain épit gardé par cent cinquante mille hommes, ti César n'avoit que qbelques légions à Pharaale* Qu'il nous défende donc aujourd'hui dans nos foyers y ce vainqueur du monde? Quoi j tout son gé-nies l'a --t* il

(5«) , àoiidainement abaadootié ! Par qad, enàim^ temeot cette France fue Louis XI^ «roil environnée de forteresses , que Vauban aToit fermé? comme un beau, jardin , est - elle envahie de toutes parts ?Où sont les ^^aEtiisûna de ses places frontières ? H n' j en ^ point. Où soAt les canons de ses remparts? Tout est éé-^ sarmé , même les vaisseaux de Brest , de Toulon et de Rocbefort. Si Buonaparte eât tooIu nous livrer sans défense aux puissances eoali* sées j s'il nous eût vendus ^ s'il eût confire se-erètement contre les Français, eût-il agi au^ tremént? En moins de seize mois deux mîUiarda de numéraire ; quatorze cent mille hommes ^ tout le matériel de nos armées et de nos piams sont'engloutis -dans les bois de l'Allemagne et dans les déserts de la Kussîe* A Dresde. Buo^nâparte commet fautes sur fautes ; ouUiant que si les crfmes he>sont quelquefois punis que dans l'autre monde /les^ffutes le sont toujouim dans celui-cî. Il montre l'ignorance 1» plus incompréhensible > de ce qui se passe dans les càbihets ^ s'obstine à rester sm^ l'Elbe , est

Wttu khtipécky et «refuse ime.pak honwable qu'ofi kii propose. Plein de désespoir et de rage iisort pcHir la dernière fois dû palais de noa rds., ya br^r, par un esprit de justi^ et 4 itt^âdlbide , le TÎUage où ces mêmes roi^ •Érentie.maiheur de le nourrir, n'oppose »uj: ennemis qu'une aeûyitéwsaiiiSi plan , épro«yê un

.deraiier rerers » fuit encpre , et délivre, eofin la captiale à» monde civilisé de son odieiise présence» .

La plume d'un Franfa» se refuserok à peèidre f hocreur ée ses chainps de bataille ; un homme blessé devient pour Riionaparle yn fandeau : tant mieux s'il meurt , où eu #st débarrassé. Des monceaux de soldats mutilés ,)elé» pèle nuèle dans un efm f res- tent quelquefois des joues et des semaines sans être pansés : il n'y a plus d'hôpitaux assez v:a3tes potir .eoatenir les malades d'ufie armée de sept ou huit cent mffie h^immes > plus assez de ddrm^pens pour les soigner* NuUê précaution prise pour eux par le bôuicreau des Français ; soiweat point de pbrmadb, point d'ambiv

lanee^ quelcpefoismême pgs d'insfrivneiispoir couper les meioibres fracassés. Dans la campagne de Moscou, faute de cbar- pie<m paosoit les blessés avec du foin. Le foin manqua > ils moururent. On vit errer ring cent mille guerriers , vainquems de l'Europe , k gloire de la France ; on les vit errer parmi les aieiges et les déserts, s'appujant sur des branches de pin , ^ar ils n'avoient plus la force de porter leurs armes , et couverts pour tout vêtement de la pcatt sanglante des chevaux qui avoient servi

' leur dernier repas. De vieux capitaines , les cheveux et la batbe hérissés de glaçons, s'abaissoient jusqu'à caresser le soldat à qui il étoit resté quelque nourriture , pour '«a obtenir une ché- tîve partie { tant ils éprouvaient les tourmens de la faim I Des es- cadrons entiers , hommes ef chevaux , étoient gelé»

* pendant la nuit ; et le matin on voyoit encore ces fantdmes debout au milieu des fri^ ^ mas. Les seuls témoins des souf-

frances ^e nos soldats dans ces solitudes , étoient des bander de
"«orbeaux et de\$ meutes de» lévriers blanc»

<leB[i]HMuvages^ ^i suivoient&otm armée pour en dévorer
les d^ris. L'empereur de Russie a £iit faire au printeu^ la re-
cherche des morts : on a compté j^us de d«ux cent quarante-
troi^ mille cadavres (i) ; dans un seul bûcher oa eu a brûlé vingt-
^^uatre mille. La peste militaire ^ qui avoit disparu depuis que
la guerre ne se faisoit plus qu'avec un petit noixibre d'hommes ^
cattte peste a reparu avec la conscription , les armées d'un mil-
lion de soldats et les flots de sang humain. Et que laisoit le des-
tructeur de Bos pères y de nos frères , de nosiîls , quand il moia-
sonaoit ainsi la fleur de la France? il fujToit ! il venoit aux Tuile-
ries dire ^en se frottant le^ nsaûns au coin d^ feu : Il fait
meilleur ^ici que sur les bords de la Beresina. Pas un mot de
coDsQJatioB aux épouses , auxjnères en larmes dont il étoit en-
touré ; pas un i^sgret ^ pas un mouyement d'attendrissement^
pas unremosds^ pas UD seul aveu.de sa foliç. Les Tigellins

(i) Extrait d'un rapport officiel du ministre de la po* Kèé géné-
rale au GouTemement russe ^ en date du tj mat i8i3.

' disoient : €< Ce qu'il y a d'JMUMi» dam cette

» retraite , c'est que rËftiper€»r n'a manqM

» de rien ; il a taujourr été bien nourri , bien

» eBTelbppé dans une bonne Toiture ; enfin il

^ » n^a pas du tout souflevt , c*est une grande

» consolation ; »-£tlm , au mièèit de sa coup>

paroissoit gai , trioUFiphant, glorieux , paré du

y'^ manteau royal , la tête courerte du chapes^ à
^ la Henri IV ; il s'étaoit brillant sur utf trône j
^ répétant les attitudes royales qu'on lui l^oit
enseignées : mais cette; pompe ne servoit qu'à \ /le rendre
plus hideux ; et • tous les diamam

I de la couronne ne pouvoient cadier le saogf
dont il étbit couvert.

J Hélas ! cette^ horreur des champs de bataiUft ^ s'est rap-
prochée de nous ; elle n'est plus ca-*

cfaée date les déserts : c'est au- sein de ooi

foyers que nous la voyons^ dans ce Pari*

^ que les 'Normands assiégèrent en vain, il y ir

près de mille ans;» et qui s'enorgueillissoit d^

n'avoti: eu pour vainqueur que ce Clovis qui

^ devint son roi. Livrer un pays à Tiiî^yasion ,

^ n'est-ce pas le plus grand et le plus irréms*-

mhle des (m^tm\$.7 ïïow* avons vu périr sohs »o\$ propres
jeuss: le restct de aos générataoQ6 ;,>|ous ftvoDs vu des trou-
peaux de cons^ e^ii'^^ 'd'anciev soldats pâles et déligurës , à'ap-
puyeF' siir les httiës des rues , mouraul de toutes lift aortes dé
misère^ leuftut à peine d'uv main Tarurte avec laquelle ils
avoient jèéfendu la patrie , et. demandant l'aumône de }«utre^
main ; nous avons vu la Seine ehargée de' barques > nos chemins

encombrés do chariots remplis^ de^ bl«Hés; qui n'avoient pas
 flîétie le premier appareil sur leu«» plaies. Un de ces chars que
 l'oii suivoit à la trace du sang^ se brisa sur le boulevard. Il en
 tomba dks conscrits sans bras y sans jand)es y. percés de- balles
 9 de coups de lances^ jetairt des cris ^ et pÂant les passatis de
 les achever^ €!es malheureux enlevés à leurs chaumières avant
 d'êtve parvenus a l'âge d'homme , me^ fiés avec leurs bcmncts et
 leurs habiCs jphan>* fiétressûr le champ de bataiUe ^ placés
 oûmme chair à canon , dan» les endroits les plus dan-* gereuxr-
 pour épuiser le feu de l'ennemi ; ces

infortunés , dis-je > se pranoiefit à pietareT', et crioient en
 tombant frappes par le bou^ : Ah ' ma mère ! ma mère ! en déchirant
 qui Becnsoit rât« tendre de l'enfant arraché la veille à la
 paix domestique ; de T-eitfant tombé tout à coup des maim de sa
 mère dan» Mies de son barbare souverain ! Et pour qui tant de
 tffias*sacres > tant de doideurs ? pour un abominablA tyran ^
 pour un étranger qui n'est si prodigue du sang français > que
 parce qu'il n'a pas une goutte de ce sang dans les «veines.

Ah ! quand Louis XYI refusoit de purâr quelques éoupables
 dont la mort lui eât assuré le trône ^ en nous épargnant à nous-
 mêmes tant de malheurs ; qiiAnd il disoit : a je 4c ne veux pas
 acheter ma sûreté au prix de la u vie d'un seul de mes sujets. »
 Qua^dilécriv^oit dans son testament: « Je recommande à nio»
 ce fils , s'il a le ALalheur de devenir roi ^ de ce songer qu'il se doit
 tout eatier au bonheur ft de ses concitoyeus , qn'il doit oublier
 toute « haine et tout ressentjiiBieat , et nommément

>c ce qui a rapport aux malheurs et aux chagrins « que
 j'éprouve ; qu'il ne peut faire le bon- (c heur des peuples qu'en ré-
 gnant suivant les ce lois. i> Quand il prononçoit sur réchafud

ces paroles : « Français ^ je prie Dieu qv'il ne ce venge pas mxt la nation le Isang de vos rois « qui va être répandu. » Voilà le vén-table jBoi , le roi français y le roi légitime y le père , et le chef de la patrie !

Boonaparte s'est montré trop médiocre dan^ l'infortune pour croire que sa prospérité fût l'oifvrage de son génie ; il n'est que le fils de notre puissance ^ et nous l'avons cru le £9s de ses œuvres. Sa gran^lrûr n'est venue que des fotees immenses que »ous lui remimes entre les mains ^ lors de son élévation. Il hérita de toutes les armées fotmées sous nos plus habiles généraux , conduites tant de fois à la victoire par teus ces grands capitaines qui. ont péri et qui périront peut-être jusqu'au demer ^ victimes des foreurs et de la jalousie du tjan. Il trouva «d peuple nombreux y agrandi par d^ coQqoêtes ^ ex^alté par des

(46) triomphes tt par le mouyement «[ue AoaReujt toujours les révolutions; il n'eut * <ju'à frapper du pied la tCTre féccH&die de notre patrie, et elle lui prodigua des trésors et des soldats^ Les peuples qu'il attaquoit étoient lassés et des* H/his : il les vainquit tour à-l6«r, ,en versant sur chacun d'eux séparément les flots de la population de la France.

Lorsque Dieu envoie sur la terre les exécuteurs des châtimens célestes , tout est £tplanî devant eux : ils ont des succès extraov-di-^ naires avec des aients médiocres ; Nés au* milieu des discordes civiles , ces exterminateurs tirent l^rs principies forces des maux qui les ont enfantés^ 'it de la terreur qtfinpire, le souvenir de ces maux : ils obtiennent ainsi la soumèssion du peuple , au nom des calamités dont ils sont sortis. H leur est donné decorotïpre et d'avilir , d'anéantir l'honneur, de dégrader les âmes , de souiller tout Ce qu*iis touchent, de tout vouloir et de tout oser,

de régner par le mensonge, l'impie et l'épouvante , de parler
tous les langages , de fardner tout

<47) tes jev^, cle tromper jusqu'à la raison^ de se

faire passer pour de vastes génies lorsqu'il ne «ont que des
scélérats vulgaires, car l'excellence en tout ne peut être séparée de
la vertu ; traînant après eux les nations séduites^ triomphant par
la «Multitude , deshonorés par cent victoires., la marche à la
main, les pieds dans le sang, ils vont au bout de la terre comme
des hommes ivres , poussés par Dieu qu'ils méconnoissent»

Lorsque la Providence au contraire veut sau- ver un empire
et non le punir ; lorsqu'elle emploie ses serviteurs et non ses
fléaux ; qu'elle destine aux hommes dont elle se sert une gloire
honorée^ et non une abominable renommée; loin de leur
rendre la route facile comme à Bonaparte , elle leur oppose des
obstacles, dignes de leurs vertus. C'est ainsi que l'on peut tou-
jours distinguer le tyran du libérateur , le ravageur des peuples
du grand capitaine., l'homme envoyé pour détruire et l'homme
venu pour réparer. Celui-là est maître de tout , et se sert pour
réussir de moyens im-

menses j celui - ci n'est maître de rien , Et ^ n'a entre les mai-
fis que les plus faibles res-

sources : il est aisé de reconnaître aux pre-^ miers traits et le
caractère et la mission du

dévastateur de la France

Bonaparte est un faux géant botnine et la

magnanimité qui fait les héros et les véritables

.^ rois^ lui manque. Pelà vient qu'on ne cite pas

, delniunseuldecesmots^qui annoncent Alexandre et César, Henri IV et Louis XIV. La I nature le forma sans entrailles. Sa tête è^aez

vaste est l'empire des ténèbres et de la confnsion. Tontes les idées y même ceHes du bien , peuvent y entrer , mais elles en sortent aussitôt. Le trait distinctif de son caractère est une obstination invinc&le y vme volonté de fer, mais seulement pour Imjustice , Fopr*pression , les systèmes extra^agans > car il abandonne facflement les projets qui pourroient être favorables à la morale , à l'ordre et à la vertu. L'imagination le domine , et la raison ne 1(B règle point. Ses déteeini» Ae sont point le itruit de quelque chose ée

profond et de réfléchi, mais l'effet d'un mouvement subit et d'une résolution soudaine. Il a quelque chose de Fhistrion et du cornédien. Il joue tout , jusqu'aux passions qu'il n'a pas : il est toujours sur un théâtre ; au Caire , c'est un renégat qui se vante d'avoir détruit la papauté; à Paris, c'est le restaurateur de la religion chrétienne ; tantôt c'est un inspiré, tantôt c'est un philosophe. Ses scènes sont préparées d'avance. Un souve^ rain qui a pu prendre des leçons, afin de paroi tre dans une attitude royale , est jugé pour la postérité. Il veut paroître original, et il n'est presque jamais qu'imitateur ; mais ses imitations sont si grossières qu'elles rappellent à l'instant l'objet ou l'action qu'il copie. Il essaie toujours de dire ce qu'il croit un grand mot ou de faire ce qu'il présume une grande chose. Affectant l'universalité du génie,' il parle de finances et de spectacles , de guerre et de modes, règle le sort des rois et celui d'un commis à la barrière, date du Kremlin lin règlement sur les théâtres , et le jour d'une

(50) . bataille fait arrêter quelques femmes à Parisr Enfant de notre révolution , il a des res- ^ semblances frappantes avec sa mère-; intem-

pérance de langage ; goût de la basse littérature, passion d'écrire dans les journaux* Sous le masque de César et de l'Alexandre on aperçoit l'honime de peu , et Tenfant de petite famille. 11 méprise souverainement les hommes, parce qu'il les juge d'après lui* Sa maxime est qu'ils ne font rien que par intérêt , que la probité même n'est, qu'un calcul. De là le système de justice qui faisoit la base de son gouvernement, em-* ployant également le méchant et l'honnête homme , mêlant à dessein le vice et la vertu , et prenant toujours soin de vous placer en opposition à vos principes. Son grand plaisir étoit de 4eshonorer la vertu , de souiller les réputations : il ne vous touchoit que pour vous flétrir. Quand il vous avoit fait tomber, vous deveniez son homme ^ selon son expression vulgaire; vous lui apparteniez par droit de lipnte i il vous en aimoit un peu moins , et

(5i) VOUS en méprisoît un peu plus; Dans son administration , il vouloit qu'on ne connût que les résultats ; et qu'on ne s'embarassât jamais des moyens. Les masses devant être tout, l«s individuslités rien. « On corrompra cette jeunesse ; cernais elle m'obéira mieux; on fera périr « cette branche d'industrie , mais j'obtiens ce pour le moment plusieurs millions ; il. périra ce soixante mille hommes dans cette affaire ; ce mais je gagnerai la bataiUe». Voilà tout son raisonnement, et voilà comme les royaumes sont anéantis.

Né sur- tout pour détruire , Buonaparte porte le mal dans son sein tout naturellement comme une mère porte son fruit avec joie et une sorte d'orgueil. Il a l'horreur du bonheur des hommes) il

disoit un jour : ce II ce y a encore quelques personnes heureuses
ea ce France ; ce sont des familles qui ne me concevoissent pas ,
qui vivent à la campagne dans ce un château avec 30 ou 40,000
livres de ic rente / mais je saurai bien les atteindre ; »

il^ tenu parole. 'Il vojoit un jour jouer son fils , il dit à un
évêque présent : «c Mon- « sieur l'Evêque , croyez-vous que cela
ait « une âme ? » Tout ce qui se distingue par quelque supériorité
épouvante ce tyran ! ; toute réputation l'importune. Il est jaloux
des talens^ de l'esprit, de la vertu; il n'aimeroit pas même le bruit
d'un crime , si ce crime • n'étoit pas son ouvrage. Le plus disgra-
cieux deg hommes , son grand plaisir est de blesser ce qui l'ap-
proche , sans penser que nos rois n'insultoient jamais personne ,
parce qu'on ne pouvoit se venger d'eux, sans se souvenir qu'il
parle à la nation la plus délicate sur l'honneur , à un peuple que
la cour d« Louis XIV a formé , et qui est justement renommé
pour l'élégance de ses mœurs et la fleur de sa politesse. Enfin
Buonaparte n'étoit que l'homme de la prospérité ; aussitôt que
l'adversité qui fait éclater les. vertus a touché le faux grand
homme, le prodige s'est évanoui : dans le monarque on n'a plus

(55) aperçu qu'un aventurier , et dans le héros

qu'un parvenu à la gloire.

Lorsque Buonaparte chassa le Directoire , il lui adressa ce dis-
cours :

ce Qu'avez-vous fait de cette France que je « vous ai laissée si
brillante ? Je tous ai laissé « la paix , j'ai retrouvé la guerre ; je
vous ai « laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers; « je TOUS
ai laissé les millions de 1 Italie , et « j'ai trouvé partout les lois
spoliatrices et la •c misère. Qu'avez - vous fait de cent mille te

Français que je connoissois , tous mes com- « pagnons de gloire ?
Ils sont morts.

« Cet état de chose ne peut durer, a van t. trois
ce ans il nous mëneroit au despotisme, muais nou&
« voulons la république; la république assise sur
' « les bases de légalité , de la morale , de la
« liberté civile et de la tolérance politique, etc. »

Aujourd'hui homme de malheur, nous te prendrons par tes discours , et nous t'interrogerons par tes paroles. Dis , qu'as-tu fait de cette France si brillante? où sont nos trésors, les millions de l'Italie^ de l'Europe entière?

(5/o Qu'as-tu fait^ npa pas de cent mille, mais de

cinq millions de Françaisque nous connoissions tous , nos parens , nos amis , nos frères ? Cet état de chose ne peut durer ; il nous a plongés dans un affreux despotisme. Tu voulois la république, et tu nous as apporté l'esclavage. Nous, nous voulons la monarchie assise sur les bases de l'égalité des droits , delà morale^ de la liberté civile > de la tolérance politique et religieuse. Nous l'as-tu donnée cette monarchie? qu'as-tù fait pour nous? que devonsnous à ton règne? qui est-ce qui a assassiné le duc d'Enghien , torturé Pichegru , banni Moreau , chargé de chaînes le souverain Pontife , enlevé les princes d'Espagne , commencé une guerre impie ? C'est toi. Qui est-ce qui a perdu nos colonies, anéanti notre commerce , ouvert l'Amérique aux Anglais , corrompu nos mœurs, enlevé les enfans aux pères, désolé les familles , ravagé le monde , bçûlé plus de mille lieues de pays, ins-

piré l'horreur du nom français à toute la terre ? C est toi. Qui est-
ce qui a exposé la France à la peste ^ à l'invasion, au

(55) démembrement , à la conquête ? C'est encore toi ! Voilà
ce que tu n'as pu demander au Directoire , et ce que nous te de-
mandons aujourd'hui. Combien es-tu plus coupable que ces
bommes que tu ne trouvois pas dignes de régner? Un roi légitime
et héréditaire qui auroit accablé son peuple de la moindre partie
des maux que tu nous as faits , auroit mis son trône en péril; et
toi, usiupateur «t étranger, tu nous deviendrais sacré en raison
âes calamités que tu as répandues sur nous ! tu régnerois encore
au milieu de nos tombeaux ! Nous rentrons enfin dans nos

, droits par le malheur ; nous ne , voulons plus adorer Moloch
; ta ne dévoreras plus nos enfans : nous ne voulons plus de ta
conscrip-

, tion, de ta police, de ta censure, de tes fusillades nocturnes^
de ta tyrannie. Ce n'est pîis seulement nous, c'est le genre hu-
main qui t'accuse. Il nous demande vengeance au nom de la reli-
gion^ de la morale et de la liberté. Où n*as-tu pas répandu la dé-
solation ? dans quel coin du monde une famille obscure a-t--

(56) elle échappé à tes ravages ? UEspagnol dans ses nron-
tagnes, riUjriiei dans ses vallées, l'Italien sous son beau soleil ,
l'Allemand , le Russe; le Prussien dans ses villes en cendre , te re-
demandent leurs fils que tu as égorgés^ la tente, la cabane, le
château, le temple où tu as porté la flamme. Tu les as forcés de
venir chercher parmi nous ce que tu leur as ravi , et reconnoître
dans tes palais leur dépouille ensanglantée. La voix du monde te
déclare le plus grand coupable qui ait jamais paru sur la terre ;
car ce n'est' pa§ sur des peuples barbares ou sur des nalions dé-

généreées que tu as versé tant de maux; c'est au milieu de la civilisation , dans nn siècle de lumières que tu as voulu régner par le glaive d'Atila et les maximes de Néron. Quitte enfin ton sceptre de fer ; descends de ce monceau de ruines dont tu avois fait un trône î

Nous te chassons comme tu as chassé le Directoire. Va I puisses-tu pour seul châtiment, être témoin de la joie que ta chute cause à la , France, et contempler, en versant des larmes (57) de rage , le spectacle de la félicité publique ! »

Telies sont les paroles que nous adressons à l'étranger. Mais si nous rejetons Buonaparte, qui Je remplacera ? le Roi.

Des Bourbons.

Les fonctions attachées à ce titre sont si connues des Français , qu'ils n'ont pas besoin de se le faire expliquer ; le Roi leur représente ausiitôt l'idée de l'autorité légitime, de l'ordre , de la paix , de la liberté légale et monarchique. Les souvenirs de la vieille France , la religion , les antiques usages , les mœurs de la famille , les habitudes de notrfe enfance , le berceau , le tombeau y tout se rattache à ce mot sacré de roi : il n'effraie personne; au contraire , il rassure. Le roi , le magistrat , le père ; un Français confond ces idées. Il ne sait ce rue c'est qu'un empereur ; il ne connoît pas la nature , la forme , la ' limite du pouvoir attaché à ce titre étranger. Mais il sait ce que c'e^t qu'un monarque descendant de saint

Louis et de Henri IV : c'est un chef dont la puissance paternelle est réglée

(58) par des institutions, tempérée par Jes mœurs > adoucie et rendue excellente par le temps , comme un vin généreux , né de la terre de a patrie , et mûri par le soleil de la France. Cessons de vouloir nous le cacher. H n'y aura ni repos , ni bonheur , ni félicité , ni stabilité dans nos lois , nos opinions , nos fortunes , que quand la maison de Bourbon sera rétablie sur le trône. Certes, l'antiquité , plus reconnoissante que nous , n'auroit pas manqué d'appeler divine , une race qui commençant par un roi brave et prudent , et finissant par un martyr, a compté dans l'espace de neuf siècles trente -trois monarques, parmi lesquels on ne trouve qu'un seul tjran. Exemple unique dans l'histoire du monde , et éternel sujet d'orgueil pour notre patrie. La probité et l'honneur étoient assis sur le trône de

France , coujime sur les autres trônes la force et la politique. Le sang noble et doux des Capet ne se reppsoit de produire des héros que pour faipe des rois honnêtes hommes. Les uns furent appelés ^ages, bons, justes^

(59) ~ bieh aimés ; les autres surnommés grands , augustes , pères des lettres et de la patrie. Quelques-uns eurent des passions qu'ils expiereut par des malheurs ; mais aucun n'épouvanta le monde par ces vices qui pèsent sur la mémoire des Césars et que Buonaparte a reproduits.

Les Bourbons > dernière branche de cet ' arbre sacré , ont vu , par une destinée extraordinaire , leur premier roi tomber sous le poignard du fanatique , et leur dernier sous la hache de l'athée. Depuis Robert, sixième fils de S. Louis dont ils descendent ^ il ne

leur a manqué pendant tant de siècles qu'€ cette gloire de l'adversité , qu'ils ont enfin magnifiquement obtenue. Qu'avons-nous à leur reprocher ? Le nom de Henri IV fait encore tressaillir les cœurs français , et remplit nos yeux de larmes ; nous devons à Louis XIV la meilleure partie de notre gloire. N'avon»nous pas ^surnommé Louis XVI le plus honnête de son royaume? Est-ce parce que nous l'avons tué que nous rejetons son sang ? Est-ce parce que nous avons fait mourir sa sœur . s.*»

(6o) femme et son fils y que nous repoussons sa famille ? Cette famille pleure dans Texil , non ses malheurs ; mais les nôtres. Cette jeune princesse que nous avons persécutée , que nous avons rendue orpheline , regrette tous le» jours dans les palais étrangers les prisons de la France. Elle pouvoit recevoir la main d'un prince puissant et glorieux, mais elle préféra unir sa destinée à celle de son cousin^ pauvre , exilé^ proscrit, parce qu'il étoit Français , et qu'elle ne vouloit point se séparer des malheurs de sa famille. Le monde entier admire ses vertus ; les peuples de l'Europe la suivent quand elle paroît dans les promenades publiques , en la comblant de bénédictions ; et nous, nous pouvons roublier ! Quand elle quitta sa patrie où elle avoit été si malheureuse , elle jeta les yeux en arrière , et elle pleura* Objets constans de ses prières et de son amour , nous savons à peine qu'elle existe. « Je sens y dit -elle quelquefois , que je n^ aurai d^ enfant qu'en France ^^ , mot touchant qui seul devoit nous faire tomber à ses pieds, et nous arra-

(6i) citer les sanglots du repentir. Oui , madame la duchesse d'Angoulême deviendra féconde sur le sol fécond de la patrie ! Cette terre porte naturellement les lys : ils renaîtront plus beaux,

arrosés du sang de tant de victimes offertes en expiation au pied de l'échafaud de Louis et d'Antoinette !

Le frère de notre ^oi, Louis XVIII, <jui doit xégnier le premier sur nous, est un prince connu par ses lumières, inaccessible aux préjugés, étranger à 1^ vengeance. De tous les souverains qui peuvent gouverner â présent la Frailce, c'est peut-être celui qui convient le mieux à notre position etâ l'esprit du siècle ; comme de tous les hommes que nous pouvions choisir, Buonaparte étoit peut-être le moins propre à être roi. Les institutions des peuples sont l'ouvrage du temps et de rexpérience : pour régner il faut surtout de la raison et de l'uniformité. Un prince qui n'auroit dans la tête que deux ou trois idées communes mais litiles, serok un souverain plus convenable à une nation , qu'un aventurier extraordinaire , enfantant sans cesse

de nouveaux plans ^ imaginant de nouvelles lois, ne croyant régner que quand il travaille à troubler les peuples, à changer, à détruire le soir ce qu'il a créé le matin. Non-seulement Louis XVIII a ces idées fixes , cette modération , ce bon se'ns si nécessaires à un monarque, mais c'est encore un prince àmi des lettres , instruit et éloquent comme plusieurs de nos rois, d'un esprit vaste et édaké , d'un caractère ferme et philosophique.

Choisissons entre Buonaparte, qui revient à nous portant le code sanglant de la conscription , et Louis XVin , .qui s'avance pour fermer nos plaies , le testament de Louis XVI à la main. Il répétera à son sacre ces paroles écrites par son vertu eux frère :

« Je pardonne de tout mon cœur à ceux « qui se sont faits mes ennemis , sans que je « leur en eus donné aucun sujet, et je prie « Dieu de leur pardonner. »

M. le comte d'Artois , d un caractère si franc , si loyal , si français , se distingue au*-

(63) jourd'hui par sa piété , sa doaceur et sa bonlé;t comme il se faisoit^ remarquer dans sa première jeunesse par son grand air et ses grâces royales. Buonaparte fuit abattu par la main de Dieu , mais non corrigé par l'adversité : à mesure (qu'il recule dans le pays qui échappe à sa tyrannie , il traîne après lui de malheureuses victimes, chargées de fers: c'est dans les dernières prisons de la France qu'il exerce les derniers actes de son pouvoir. M. le comte d'Artois arrive seul, sans soldats, sans appui, inconnu aux Français auxquels il se montre. A peine a-t-il prononcé son nom, que le peuple tombe ^à ses genoux; on baise son habit, on embrasse ses genoux ; on lui crie , en répandant des torrens de larmes : ce Nous ne vous apportons que nos cœurs , le monstre ne nous a laissé que cela ! » A cette manière de quitter la France^ à cette façon d'y rentrer, reconnoissez d'un côté l'usurpateur ; de l'autre le prince légitime. >>

M. le duc d'Angoulême a paru dans une Autre de aos provinces ; Bordeaux , la se-

(6^) €Ondc ville du royaume, s'est jeté dans ses

bras , et la pairie de Hjenri IV a reconnu avec des transports de joie Théritier des vertus du Béarnois. Nos armées n'ont point vu de chevalier plus brave que^ M. le duc de Berry. M. le duc d'Orléans prouve par sa noble fidélité au sang de son roi , que son nom est toujours un des plus beaux de la France. J'ai déjà parlé des trois générations de héros , M. le prince de Condé , M. le duc de Bourbon : je laisse à Buonaparte à nommer le troisième.

Je ne sais si la postérité pourra croire que tant de princes de la maison de Bourbon ont été proscrits par ce peuple qui leur devoit toute sa gloire y sans avoir été coupables d'aucun crime , sans que leur malheur leu» soit venu de la tyrannie du dernier roi de leur race ; non , l'avenir ne pourra comprendre que nous ayions banni des princes aussi bons , des princes nos compatriotes , pour mettre à notre tête un étranger, le plus méchant de tous les bonomes. On conçoit jusqu'à un

certain point la republique en, France : o»

peuple, dans un moment <Je folie, peut.

vouloir changer la. foirme de son gouverne-^

ment , et ne plus reconnoître de chef su-.

prême ; mais si nous revenons à la monarchie^

c'est le comble de la bonté pt de rahsurdité

de la vouloir sans le souverain légitime, et de

croire qu'elle puisse exister, sans lui. Qu'on,

modifie , si l'on veut , la constitution de cette

monarchie, mais nul n'a le droJt de changer

le nxonarque.Jl peut aiTÎver qu'un roi cruel ,.

tjranni(Jue , qui viole toutes les lois, qui

prive .tout un peuple de ses libertés ,.. soit dé-».

posé par l'effet d'une révolution violente; , ^

mais dans ce cas extraordinaire , la couronne
passe à ses fils , ou à son. plus proche héri-
tier. Or , Louis XVI a-t-il été un. tyran ?
pouvons-nous foire le procès à sa mémoire ?
en vertu de quelle autorité privons-nous sa
race d'un trône qui lui. appartient à tant de
titres? Par quel honteux. caprice avons-nous

* ♦ ■ • donné à Buonaparte l'héritage de Robert-le-^

Foijt. Ce Robert-le-Fort descendoit vraisemr^

(66) , blabiept de là seconde race , et celle-ci se raltachoit à la première. Il étoit comte de Paris. Hugues Gapet apporta aux Français, comme Français lui-même , Paris, son héritage paternel^ des biens et des domaines immenses. Là France , si petite sous les premiers Gapet , s'enrichit et s'accrut sous leurs descendants. Et c'est en faveur d'un insulaire obscur dont il a fallu faire la fortune en dépouillant tous les Français, que nous avons renversé la loi salique , palladium de notre empire. Combien nos pères difieroient de nous de sentimens et de »maximes ! A la mort de Philippe-le-Bel ils adjugèrent la couronne à Philippe de Valois au préjudice d'Edouard III , roi d'Angleterre ; ils aimèrent mieux se condamner à deux siècles de guerre , que de se laisser gouverner par un étranger. Cette noble résolution fut la cause de la gloire et de la grandeur de la France : l'oriflamme fut déchirée aux champs de Créci , de Poitiers et d'Azincourt , mais ses lambeaux triomphèrent enfin de la bannière d'Edouard III et de Henri V ,

et le cri de Montfoie S. Denis étouffi» ceⁱ de t^{tes} les iac-
tions* J^t même question de FbérécKté m représenUièla mort de
Hea[^]Â: ID: le parlement rendit aIo)i& le fameux[^] éàil qui donna
Henri IV et Loⁱ^s-XI V à la Frâne#. de n'étoient pourtant pas
des têtes ignobles qu€ celles d'Edouard III , dé Henri V, 4u duc
de Guise et de Tinfante d'Espagne. Grand Dieu ! qu'est donc de-
venu l'orgueil é^{ta} France ! Elle a refusé d'ausè grands soiive-
fains pour conserver sa race française et ro jale[^] et elle a fait
cboÎK de Buonaparte !

Ënyainprétendrait-on que Buonaparte n'est pas étranger. 11
l'estaul yeux de toute l'Europe, de tous les Français non prévenus
; il le sera au jugement de la postérité : elle lui attri-* buera peut -
être la meilleure partie de nos victoires , et nous chargera d'une
partie <ie ses

crimes* Buonaparte n'a rien de français; ni dans lesmœurs , ni
dans le caractèrci Ltes traits même de son visage montrent son
origine. La langue qu'il apprit dtns son berceau n'étoit pas la
nôtre , et son accent comme son nom

(€fg) teTèlent sa patrie (i). Son père et sa mère oAt vécu plas
de la moitié de leur vie sujuls de la république de Géoes. Lui-
même est plus sincère que ses flatteurs : il ne se reconn^ct pas
français ; il ncmfs hait et nous méprise. H lui est plû[^]eurs fois
échappé de dire : P[^]oilà [^]omme "vous êtes , vous autres Fran-
çais. Dans un discours il a parlé de Tltahe comme de sa patrie , et
de là France comme de sa conquête. Si Buonaparte est Français ,
il faut dire néces-

sairement qu[^] Toiissaint-Louyerture Tétoit autant et plus que
lui : car enfin il étoit ne dans nne vieille colonie française, et sous

les lois françaises ; la liberté qu'il avoit reçue lui avoit rendu les droits du sujet et du citoyen.' Et lin étranger élevé par la charité de nos rois occupe le trône de nos rois , et brûle de répandre leur sang ! Nous prîmes soin de

' (r) On a découvert que Buonaparte s'étoit irajeuni d'an an. Il est né le 5 février 1768, et la réunion de la Corse à la France est du i5 mai de la même année. Dé li^rte que dans toute la rigueur de l'expresaïon , Buona^ pajetQ est étranger «ux Fran£ai8.

S9L jeunesse ^ et par recomiownoe â tiou& plonge dafl« un abîme de doi||kf(r'^ Juste éiiH'. pensatios ^ la ProvideoM ! kis Gaulois sao-> cagèient Rome , et le»- Romains opprimèrent k» Gaales ; les Français ont souvent ravagé ritalie y et les Médicis , les Galigai , les Buonaparte nous ont désolés (i)« La France et l'Italie devroient enfin se connoître^ et ren(mcer pour toujours Futie à l'autre.

Qu'il sera doux de se reposer enfin de tant d'agitation et de malheur sous l'autorité paternelle de notre souverain légitime. Nous avons pu un moment être sujets de la gloire que nos armes avoient répandue sur Buona^ parte; aujourd'hui qu'il s'est dépouillé lui^ même de cette gloire , ce seroit trop que de rester f esclave de ses crimes. Rejetons cet oppresseur comme tous les autres peuples l'ont déjà rejeté. Qu'on ne dise pas de nous : Us ont tué le meilleur et le plus vertueux des rois; ils n'ont rien fait^ur lui sauver

(i) Yojti la Pré&ce.

(70) b vie, et ils verwDl aujourd'iiui la dermeie

goiAte àt leti^lpaog, ib sacrifies*» les resl^s

d# là. FrâAee* pâ«r souienk ni;^ ^éfDaaget
 giveilii mé«ies def>e\$teirt. Par quelle raison
 cette France isfidèierjustifieroiit-elle'SC^tt alXX
 BÛnable fidélité? IL iaut donc^avcoier^epie ce
 soDt.les forfaits, qui nous piaiseafy les cnocies
 qui flous cbarment , là tyrannie qui nous com
 vient. Ah.! si les ^nations étrangères Qofin >
 laeses de notre ofastinatton , aUoient consentir

à nfous laisser cet insensé; si nous étions assez làêbes pont
 acheter, par une «partie de notre territoire, la boqte de-cC-
 Moaeerver au milieu de nous le gperme de^a^'ptesfteet le fléau
 de Thiima* nîAé / il faudrok fuir au 'fond des déserts , changer de
 nom et de langage^ tàeàèr d'oublier et cle fair« oublier que fio-
 UsMVoqs été FraAcais. -

Pensons au boniieur de notre eonàmune patrie ; aongéons
 bien que notre sfort est entjpe nos mains: un mot peut nous
 rendpé à la gloire, à la paix , à Festime du monde , ou nous
 pionj^er dans le plus affreux, comme dans-* le plus

BC^ 14^s^Wtf^« L^ iQodéiiratjoi^ , h p^eaçité 4^
 l^iw.s^j(iiftew^ le»r\$ prqpres ^wiçifeé? gm^

tinae av«c eijç, twtjelJ, illéiptipKi^à^îi^^^î" .;^e
 pr^iw:efeca,ça|^\$b<e l^rd^fi dont i^,sgiflt

poqr i^^;le |l^in(E^pe^,Q^sw|; 4^ jb^XP?..»*;^-

q^e.^jpious. Ces sçijççwBHÇB ^Jes. Fl€«ir^:#J|f Ijys

;fur^t da^s tous le^ teifif^céI^br^ P9?;%tt^ loyauté yA^ dén-
nept si fort à la .Taciae^d^ipigs

iai)ajurs,4||]ils aernUent £pirç partie mèm^jA^i Fraocê., f t
lui mgnqper ,w|owd'hi4 fifiOHlic

r*iprtJkç5olpil. . V

B^%o^% doit jiqveair p.ai\$j.l>le aY*ç j^x^s- ijs

;p4fi^Yjç^ jsei^s mçttte.wp teipoae à cette Jr^p

longue révolution, le. re^Mii^ d^e !Q|ipniap^e

apiis. idozurwoit dans d^^ nuoiz .pfîliax et

dans des mobtes interminables. L'imagihatîoii la plus féconde
peiit^eVe se rejvésenter œ ^e serait ce monsfrtieux gpéiant res-
serré dans d*étroilies;fiimtes^ n'ajaat plus les trésois da tffonde à
déromr et le sang de l'Europe à ré^ pandr^. Peut^n se le figarw
reiiitmé dans vue cour ruinée et flétrie . exerçant 'sur les leuk
Frnçais sa rage , ses vengeancees et son génie turbulent? Buona-
parte n'estpointchatigé; il ne changera jamais. Toujours il inven-
tera des projets , des lois , des décrets absurdes , contradictoires
ou erhnl Lieb ; toujours il nous tourmeBiera : il retidt^a toujouîrs
incertaines notrê tie, notre liberté , nos pre^riétés. En attendant
qîfû puisse troubler le monde de nouveau / il I^CTOupera dti
soin de bouleverser nM familles. Seuls esclaves au iku)ieu du
monde libre , ol^ét Al mépris des peuples , le dernier degré du
lâalbeur sera de ne plus sentir notre abjection , et de BOUS en-
dormir /t^omme Tesclave de TO^ rient ^ indifférent au cordon
que le sidtan noul enrerra à notre réveil.

Non , il n'ea sera pas ainsi. Nous aurons un

(7«) prince légitime , né de notre saag , élevé

Hamû nom y que nous connoissons , qui non» connaît , qui a f
os moeun , nos goûts ^^ nos jbd»ît«: ^s 9 pour lequel nous avons
.prié Diiw f|iPi^i>tre jeunesse, dont nos enftms/sayent le «om
oomvie celui d'un de leur voi^ia , et «toÀt lespèras vécurent et
moururent ayec Ils notffM* Parce que nous avons rédiét i^os
avoiei^ p^ÎBx^e .à être voyageurs, la France ap^--^^ife une pro-
priété iÇEirfait^ PoiHUe demauvet kyA étcanger par drc^t d'au-
baine ? Ah ! poiMr IHâa ne soyons pas trouvéis en teUe^^kiyau-
té , que 4e dés^hériter no^ oatui^el ;^igi)ipCbr , . poçir dpnoer
son lit au premier compafUQU.q^Jbe cbmande. Si- nos nôtres*
légîlpi^iïPW manquoieut^ie deBniei*desFrançai&await'oiiQore^
' préférable jà Buonaparle pour ré^er sur nqu»; -du moins nous
n'aurions pas la bonté d'obéir à un étranger.

Il ne me reste plus qu'à prouva» que si le rétablissement de la
maison de Bourbon est nécessaire à la France » il ne l'est paf
ni(»M à rJSurope^ientière. ^

Des Alliés.

A ne oonsidérer d'abord ^w le» rakou ywticvliërei y est-il «n
b^mme ait iicniike«q«L TCHilùt jâiMMs s'en jrepôser sur lai
jpnMi*' -A Bienenapatle ? N'est-ce pas un point^*«ft {Kilî^
tb^e^coinacie un des peapkans lie soaca^H^i qw d« £Edre Mo-
sîslep fhabiyieté à tr^mp^r, à véjgMUr k boime-foi eemme une
dupeim' €f: •esme la marque ^w esprit boraé^ 4 ^^ j<'vcr *
td^la san^té des sermens? A<>^il tetiu un s^uides «r^tés'i{«i'i-
lait tait^ivec 4eS'diVerses puissaooca 4el'£tiife|iie ? C'est
to^oocs en violant quelque article ' >de <^' traités' et en pleine
paix qu'il ^ I ' £ikk sesr conquêtes les pktôksolidess Faitementil

a éACùé «me place iquTiLdevoit xendre; et

* aujourd'hui mênse qu'il est abattu.; il' possède ^ encore dans quelques . fortôresses de l'Aile-

magne le fruit de ses rapines et les témoisis de ses monionges.
" ^

* On le* liera de sorte qu'il ne puiiii ^ recon»-

n ^ eooer ^ es ravagea? Vous aurez beau Fafibibiir en démembra-
brant la France, enmettaAt ^ amisûn

dans les places ftiDutièi ^ es pendant un certaifi
fiombpe d'années ^ en ^ robligeant à payep des ^ X
s€NR)ines Gonsidéralilès y en le forçant à- n'avoir |
i|i»' «<ine pelitt arméietà abolir la conscription t, "
toH ^ C€da sera yaÎB. Buonaparte, e ^ oore une ^
i#ts >m'eskyM) «nl ^ IlftDg ^ . L'adve ^ ^ ^
s»r lui ^ paroe qu'il n'était pas au-dessusde la fo ^ -
tnae.- Il itiéditota en silette ^ «a vengeance : tout-
à-co ^ , «après ua ^ ou deux ans de repos , ior»-
que' la coalitioir sa:*a dissoute ^ ipie cha ^ e
puissance sera reûtrée daas ses €lat&,' il nous \
appellera aux ^ arme ^ ^ profitera des générations . ^
q«î se seront fonnée», enlèvera, firanchirales'

places de sûreté et se d'aidera de « nouveau sur »

l'Allemagne. Aujourd'hui même il ne part

que d'aller braver Vienne, Berlin et Munich ;

il ne peut « consentir à lâcher sa proie. Les

Russes reviendront-ils assez vite des rives

du Danube pour élever une nouvelle fois

l'Europe ? Cette malicieuse coalition, issue

de vingt-cinq années de souffrances, pourra-t-

elle s'en lier quand tous les fils en au-

ront été tricotés ? Il faut en avoir le

trouvé le moyen de corrompre quelques ministres, de séduire quelques princes, de réveiller d'anciennes jalousies, de mettre peut-être dans ses intérêts quelques peuples assés aveugles pour combattre sous ses drapeaux. Enfin les princes qui règnent aujourd'hui se sont-ils tous sur le trône, et ce changement dans les règnes ne pourroit-il pas amener un changement dans la politique ? Des puissances, si souvent trompées, pourroient-elles reprendre tout-à-coup une se-

curité qui les perdrait ? Quoi elles auroient

oublié Torquémade cet aventurier qui les a trai-

trées avec tant d'insolence qui se vantoit d'avoir

été des rois dans son antichambre, qui envoyoit

signifier ses ordres aux souverains, établissoit ses espionis
jusque dans leur cour, et disoit tout

o haut qu'avant dix ans sa Dynastie seroit la plus

ancienne de l'Europe ! Des rois traiteraient avec un homme
qui leur a prodigué des outrages que ne supporteroit pas un
simple particulier ! Une reine charmante faisoit l'ad[^] miration de
l'Europe par sa beauté [^] son cou[^]

(>7) cage et s[^] yèrtt^{^^} et il a avancé sa mort

par les pluis lâches comme par les plus ignobles outrages. La
sainteté des rois comme la décence m'empêchent de répéter les
calomnies , les grossièretés , les ignobles plaisanteries qu'il a pro-
diguées tour-à-tour à ces rois et à ces ministres <|ui lui dictent
aujourd'hui des lois d'insan- sité. Si les puissances méprisent
personnellement ces outrages[^] elles ne peuvent ni ne doivent les
mépriser pour l'intérêt et la majesté des trônes : elles doivent se
faire respecter des peuples, briser enfin le glaive de l'usurpateur,
et déshonorer pour toujours cet abominable droit de la force y
sur qui Buonaparte fonde son orgueil et son empire. .

Après ces considérations particulières, il s'en pré[^]nte d'autres
d'une nature plus élevée, et qui seules doivent déterminer les
puissances coalisées à ne plus reconnoître Buonaparte pour
souverain.

n impx>rte au repos des peuples , il importe y

à la sûreté des couronnes j[^] à la vie-comme à la

\ famille des souverains y oj[^]wa i[^]omixiie sorti de»

i raBgs inférieurs' de la sooiéljé [^] ne puisse 'wor-

punéme^t s'asseoir sur le trône de son niaître ^ prendre place
parmi les souveriéns légitimes , ff les traiter de frères , et trouver
dtins le§ ré-

J volutions <yii l'ont élevé aescte; de force pour

^ balancer les dvoirs de la légi4;iinité de la race.

I Si cet esemple est une fois donné au monde >

aucun n|on»rque ne peut compter ^m sa cou-

ronne. Si le tréne de Clovis peut être r ^^ f>leine civilisa^on ,
laissé à un Corse, tandis ^. que les fils de St. Louis sont errans
sur la

terre , nul rbi ne peut s'assurer aujourd'hui

qu'il régnera demain. Qu'on y prenne bieu

^ garde : toutes les monarchies de l'Europe

' • sont à peu près filles des mêmes mœurs et des

mêmes temps , tous le^ rOis sont réellement

' des espèces de frères unis par la religion chré*

, tbonne et par l'antiquité des souvenirs. Ce beau

et grand système une fois rompu , des raceç nouvelles assises
sur les trônes pâ elles feront té^er d'autres mœurs , d'autres
^ncipes f

(79) craulres idées ; c'en est fait de Tancifenne

Europe; et dans le cours de quelques années , une révolution générale aura changé la succession de toupies souverains. Les rois doivent donc prendre la défense de la maison de Bourbon, comme ils la prendroient de leur propre famille. Ce qui est vrai considéré sous les rapports de la royauté y est encore vrai sous les rapports naturels. Il n'y a pas un roi en Europe qui n'ait du sang des Bourbons dans les veines, et qui ne doive voir en eux d'illustres et infortunés parens. On n'a déjà que trop appris aux peuples qu'on peut remuer les trônes. C'est aux rois à leur montrer que si les trônes peuvent être ébranlés ils ne peuvent être jamais détruits ; et que pour le bonheur du monde y les couronnes ne dépendent pas des succès du crime, et des jeux de la fortune.

Il importe encore à l'Europe civilisée que la France qui en est comme l'âme et le cœur par son génie et par sa position , soit heureuse*

reine, florissante, paisible ; elle ne peut l'être que sous ses anciens rois. Tout autre gouvernement prolongeroit parmi nous ces convulsions qui se font sentir au bout de la terre. Les Bourbons seuls, par la majesté de leur race , par la légitimité de leurs droits , par la modération de leur caractère, offrent une garantie suffisante aux traités, et fermeront les plaies du monde..

Sous le règne des tyrans , toutes les lois morales sont comme suspendues; de même qu'en Angleterre , dans les temps de trouble, on suspend l'acte sur lequel repose la liberté des citoyens. Chacun sait qu'il n'agit pas, bien qu'il marche dans une fausse voie ; mais, chacun se soumet et se prête à l'oppression.. On se fait: même une espèce de fausse cour-

science ; on ne peut plus scrupuleusement les ordres, les plus
opposés à la justice. L'excuse est qu'il viendra de meilleurs jours,
que l'on rentrera dans ses droits; que c'est un temps d'iniqui-
tés^ qu'il faut passer, comme on passe un temps

(8.) de malheurs. Mais en attendant ce retour^ le tyran fait
tout ce qui lui plaît ; il est obéi ; il peut traîner tout un peuple à la
guerre , l'opprimer , lui démaïader tout sans être refusé. Avec un
prince légitime cela est impossible : tout le monde , sous un
sceptre légal y est en jouissance de ses droits naturels et en exer-
cice de ses vertus. Si le roi vouloit passer les bornes de son pou-
voir y il trouveroit des obstacles invincibles ; tous les Corps fe-
roient des remontrances ^ tous les individus parloient; on lui
opposeroit la raison', la conscience, la liberté. Voilà, pourquoi
Bonaparte, resté maître d'un seul village de la ,France , est plus
à craindre pour l'Europe que le^ Bourbons avec la Franche, jus-
qu'au Rhin, .

Au reste , les rois ne peuvent - ils douter de l'opinion de la
France? croient -ils qu'ils, seroient parvenus aussi facilement^'ent
jusqu'au Louvre, é. les Français n'avoient espéré^ enjeux

des Ubérateurs? N'ont -ils. pas vu dans toutes

les villes où ils sont entrés des signes manifestes de cette espé-
rance ? Qu'enlend-on en France depuis six mois, sinon ces pa-
roles : Les Bons y sont^ils! ont sont les princes F viennent-
^ ik? Ah! si Von voyoit un drapeau blanc! D'une

faute part-, Thorreur de l'usurpateur est dans tous les cœurs.
Il inspire tant de haine, qu'il est balancé chez un peuple guerrier
ce qu'il j a de dur dans la présence d'un ennemi; On a mieux aimé
souffrir une invasion d'un moment, que* de s'exposer à garder-

Buonaparte toute la vie. Si les armées se sont battues, admirons leur courage et déplorons leurs malheurs 5 elles détestent l'ennemi autant et plus que le reste des Français^ ttiâs 'elles ont fûdt un-ser-' aient; et des grenadiers français tneurèrent victimes de leur parole. La vue de l'étendard militaire inspire la 'fidélité' : depuis nos pères les Francs jusqu'à nous, nos soldats ont fait un paëté saint , et se sont ; pour ainsi dire , ' iqariés à leurs épées. :Ne preiio«is donc pas l'€*s«cri6oe de rionheur pour l'amour de l'esclavage.

(83) Nos braves guerriers n'attendent qu'à être dégagés de leurs paroles. Que les Français et les Alliés reconnoissent leurs princes légitimes , et à l'instant l'armée^ déliée de son serment, se rangera sous le drapeau sans tache souvent témoin de nos triomphes ^ quelquefois de nos revers > toujours de notre courage ^ jamais de notre bon le.

Les rois alliés ne trouveront aucun obstacle à leur dessein , s'ils veulent suivre le seul parti qui peut assurer le repos de la France et celui de l'Europe. Ils doivent être satisfaits du triomphe de leurs armes. Nous Français y. nous ne devons considérer ces triomphes que comme une leçon de la Providence^ qui nous châtie sans nous humilier. Nous pouvons nous dire avec assurance , que ce qui eût été impossible sous nos princes légitimes, ne pouvoit s'accomplir que sous le règne d'un aventurier^ Les rois alliés doivent désormais aspirer à une gloire plus solide et plus durable. Qu'ils se rendent avec leur garde sur la place de notre

révolution ; qu'ils fassent célébrer une pompe

funèbre à la place même où sont tombées les têtes de Louis et d'Antoinette ; que ce conseil de Rois , la main sur l'épée , au mi-

lieu du peuple française genoux et en larmes, reconnoisse Louis XVIII pour roi de France : ils offriront au monde le plus grand spectacle qu'il ait jamais vu , et répandront sur eux une gloire que les siècles ne" pourront effacer.

Mais déjà une partie de ces événemens est accomplie. Les miracles ont enfanté les miracles. Paris , comme Athènes , â vu entrer dans ses murs des étrangers qui l'ont respecté, en souvenir de sa gloire et de ses grands hommes. Quatre-vingt mille soldats vainqueurs ont dormi auprès de nos citoyens, sans troubler leur sommeil, sans se porter à la moindre violence, sans faire même entendre un chant de triomphe. Ce sont des libérateurs , et non pas des conquerants. Honneur immortel aux souverains qui ont pu donner au monde un pareil

exemple de modération dans la victoire ! Que d'injures ils avoient à venger ! Mais ils n'ont point confondu les Français avec le tyran qui les opprime. Aussi ont -ils déjà recueilli le fruit de leur magnanimité. Ils ont été reçus des habitans de Paris comme s'ils avoient été nos véritables monarques , comme des princes français , comme des Bourbons. Nous les verrons bientôt, les descendans de Henri IV; Alexandre nous les a promis : il s« souvient que le contrat de mariage du duc et de la duchesse d'Angoulême est déposé dans les archives de la Russie. Il nous a fidèlement gardé le dernier acte public de notre gouvernement légitime ; il Ta rapporté au trésor de nos chartes, où nous garderons à notre tour le récit de son entrée dans Paris , comme un des plus grands et des plus glorieux monumens de l'histoire.

Toutefois ne séparons point des deux souve-» rains qui sont aujourd'hui parmi nous cet autre souverain qui fait à la «ause des rois et

(86) au repos des peuples, le plus grand des sacrifices : qu'il trouve comme monarque et comme père la récompense de ses vertus dans l'attendrissement , la reconnaissance et l'admiration des Français.

Et quel Français aussi pourroit oublier ce qu'il doit au Prince Régent d'Angleterre , au noble peuple qui a tant contribué à nous affranchir ? les drapeaux d'Elisabeth flottoient dans les armées de Henri IV; ils reparoissent dans les bataillons qui nous rendent Louis XVIII. Nous sommes trop sensibles à la gloire pour ne pas admirer ce lord Wellington qui retrace d'une manière si frappante les vertus et les talents de notre Turenne. Ne se sent-on pas touché jusqu'aux larmes , quand on voit ce véritable grand homme promettre , lors de notre retraite du Portugal , deux guinées pour chaque prisonnier français qu'on lui ameneroit vivant. Par la seule force morale de son caractère , plus encore que par la vigueur de la discipline militaire , il a miraculeusement sus-

. (87) pendu , en entrant dans nos provinces le ressentiment des Portugais et la vengeance des Espagnols ; enfin , c'est sous son étendard que le premier cri de vive le Roi! a réveillé notre malheureuse patrie : au lieu d'un . roi de France captif , le nouveau Prince-Noir ramène à Bordeaux un roi de France délivré. Lorsque le roi Jean fut conduit à Londres ^ touché de la générosité d'Edouard , il s'attacha à ses vain- <[ueurs , et revint mourir dans la terre de cap-

tivité : comme s'il eût prévu que cette terre seroit dans la suite le dernier asile du der-

nier- Rejeton de sa race, et qu'il en jouirait les

descendants des Talbot et des Chandos , recueil-

leroient ia postérité proscrite des La Hire et
des Duguesclin.

Français ! amis , compagnons d'infor»-

tuiie, oublions nos querelles, nos haines,

nos erreurs pour sauver la patrie; embras-

sons - nous sur les ruines de notre cher pays; et qu'appelant à
notre secours l'héritier de Henri TV et de Louis XIV, il vienne

(88) , essayer les pleurs de ses enfans , rendre le ' bonheur à
sa famille , et jeter charitablement sur nos plaies le manteau de
saint Louis y à moitié déchiré de nos propres mains.

Songeons que tous les maux que nous éprouvons , la perte de
nos biens , de nos armées , les malheurs de l'invasion ^ le mas-
sacre de nos enfans; le trouble et la décomposition de • toute la
France , la perte de nos libertés , V sont l'on vrage d'un seul
homme ^ et que nous devons tous les biens contraires à un seul,
homnie. Faisons donc entendre de toutes parts le cri qui peut
nous sauver, le-^ri que nos pères faisoient retentir dans le mal-
heur comme dans la victoire , et qui sera pour nous le signal de la
paix et du bonheur : Vive le Roi!

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/debuonapartedesoochatgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.